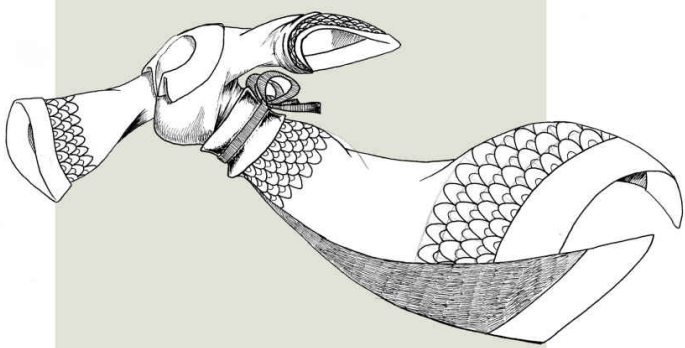
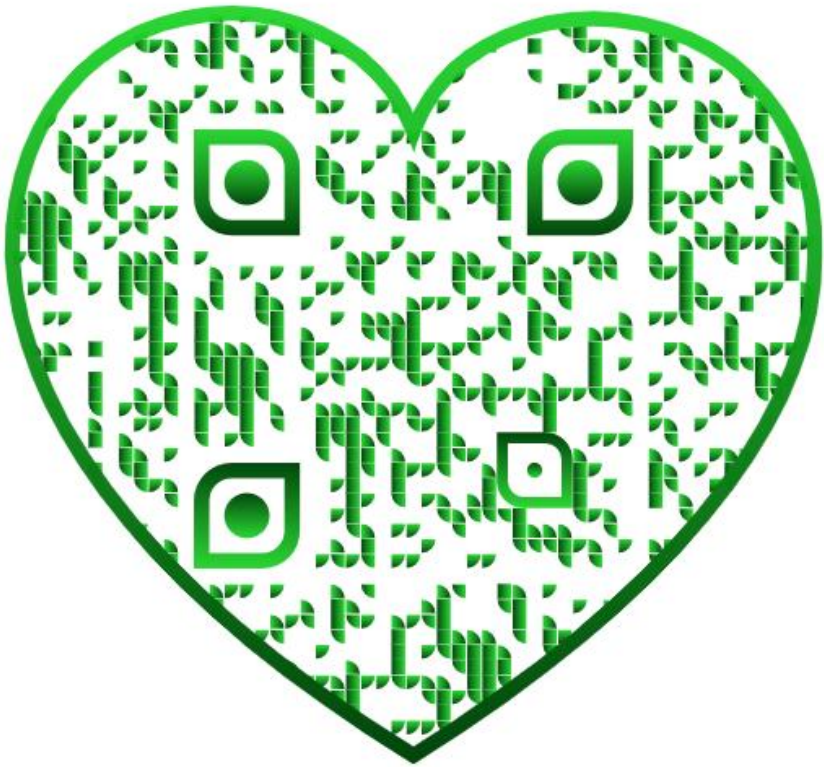
JEAN-BAPTISTE FERRERO

HUIT HISTOIRES DE FANTÔMES

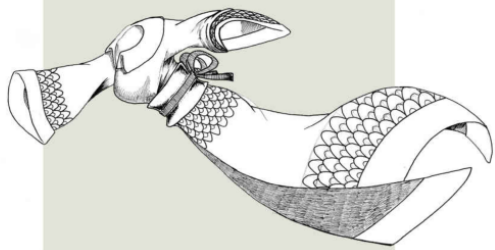


L'OURS POLAR



JEAN-BAPTISTE FERRERO

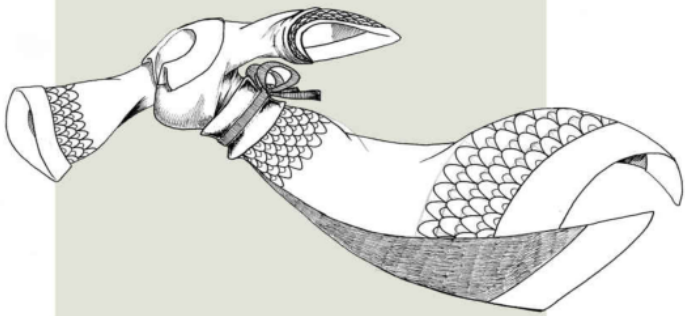
HUIT HISTOIRES DE FANTÔMES



L'OURS POLAR

JEAN-BAPTISTE FERRERO

HUIT HISTOIRES DE FANTÔMES



L'OURS POLAR

1. Démarrer

1. Cover
2. start

Jean-Baptiste FERRERO

8
histoires de fantômes

(Les enquÊtes fantastiques de thomas fiera)

editions de l’ours polar

Illustration de couverture : Hugo Ferrero

Sommaire

- Préface
- Les âmes prisonnières
- Les falaises noires
- Métro Glacière
- Le visage à la fenêtre
- La fiancée perdue
- Les 3 juges
- L’annexe
- Un conte de Noël

Préface

Le monde est une vaste chambre pleine de recoins, de cachettes et d'ombres où se dissimulent des ombres. La plupart des gens ne s'en rendent pas compte, tout occupés qu'ils sont à se livrer à de graves et inutiles affaires de première importance. Ils s'agitent, caquètent, paradent et se pavanent, amoureux de leurs reflets dans les flaques d'eau et aveugles, sourds à tout ce qui n'est pas eux.

Moi, j'ai arrêté de jouer il y a longtemps.

Quand Elle est partie.

J'attends juste le moment d'aller La rejoindre.

Forcément, ça me rend plus disponible pour entendre les froissements derrière la porte et entrevoir les fugitifs mouvements qui agitent le rideau.

Et puis je suis détective et un détective, ça détecte.

Ça détecte même des choses que personne d'autre ne perçoit, toutes ces lézardes infimes, ces fêlures d'où nous parviennent des parfums fanées et des musiques lointaines.

Tous les morts, ces pauvres morts, ces pauvres couillons de morts. Ils sont si seuls et ils ont si froid. Faut bien que quelqu'un s'intéresse un peu à eux, non ? Ils sont comme la cousine un peu laide que personne ne veut faire danser. On ne peut quand même pas la laisser faire tapisserie toute une soirée… Ça ne serait pas correct… Pas très chic… Alors voilà…

C'est comme ça que cela commence. En portant un peu plus d'attention à ce que personne ne voit.

Et puis après… ça continue.

Thomas Fiera

1
Les âmes prisonnières

J'ai beau jouer l'esprit fort et faire le petit malin plus souvent qu'à mon tour, j'ai souvent vécu des trucs étranges qui m'ont laissé salement rêveur. Des trucs tellement étranges qu'en général je ne les raconte pas. Il y a toujours dans l'assistance un esprit fort, un petit malin, un abruti dans mon genre qui se sent obligé de ricaner ou de hocher la tête d'un air suffisant et ça me donne envie de lui coller des baffes. Alors je lui colle des baffes et, curieusement, ça casse l'ambiance.

Bref.

Il faut dire que dans ma famille on est tous un peu fêlés, bizarres, branques, pas finis ou du moins pas comme il aurait fallu. On voit des choses. On entend des choses. On sent des choses. J'ai une frangine qui fait tourner les tables et qui pourrait sans doute faire de la mayonnaise rien qu'en regardant des œufs. Ma mère causait aux fantômes et j'ai une aïeule qui était sorcière, là-bas, en Espagne.

Un peu lourd comme hérédité non ?

Pour ma part et règle générale, je ne perçois rien du monde des morts. C'est à peine si je perçois le monde des vivants, alors vous imaginez si je commençais à me soucier des refroidis ?

Mon amie Adélaïde m'a dit un jour que je n'avais pas choisi mon univers. Elle m'avait scruté de ses yeux d'obsidienne, deux flaques sombres et flippantes quasiment hypnotiques et m'avait balancé ça nonchalamment.

- Tu as du être très près de mourir un jour et tu n'as pas choisi. Ou plutôt tu as choisi de ne pas choisir. Et maintenant tu flottes entre les mondes. Dans les limbes.

Après ça elle avait repris un coup de rouge et était passée à autre chose.

Moi non.

Faut dire qu'Adélaïde, si elle est docteur en linguistique est

surtout une tueuse professionnelle qui, quand elle est en petit forme, doit faire plus de dégât que la canicule. Et pas chez les petits vieux. Son cœur de cible c'est plutôt la racaille, les méchants, les nervis de tous poils et de toutes obédiences. Elle ne manque pas de boulot et ça fait d'elle une autorité en matière de thanatologie.

Donc si elle me dit que je flotte, je flotte. De toute façon quand Adélaïde vous dit quelque chose, vous fermez votre gueule, bien content d'être encore là pour vous entendre déglutir.

Bref.

Je disais donc qu'il m'arrivait parfois des choses étranges.

Surtout depuis qu'Elle est partie[1]. Comme si pour s'en aller, il lui avait fallu ouvrir une porte qu'Elle avait laissé entr'ouverte derrière Elle. Pour m'inviter à La suivre ? Ou pour faire des courants d'air dans ma vie qui pue un peu le renfermé ?

A vous de voir.

Quoi qu'il en soit, quand Elle morte, vraiment morte, après toutes ces années de coma qui m'avaient vu, chaque jeudi, venir à Son chevet pour écouter Son silence, j'ai été plus sensible à la magie, aux mystères.

Ce jour là, je trimbalais entre les oreilles et derrière les yeux environ deux tonnes et demi de gravier, un orchestre philarmonique en colère et dix-sept chimpanzés formés à la chaudronnerie. Par ailleurs, un abruti avait décidé de modifier les règles canoniques de la géométrie et de remplacer les angles droits par des angles mous et improbables. Si seulement j'avais pu mémoriser tout ça le prix Nobel et la médaille Fields étaient pour moi. J'avais passé une assez longue soirée, la veille, avec des amis des quatre coins du monde à comparer très scientifiquement les mérites respectifs de la Stolichnaïa, de la Russkiïe Standard et de la Tver' Flagman et le réveil avait été un peu difficile.

Trois douches, douze cafés bien serrés et un tube d'aspirine n'ayant pas réellement provoqué d'embellie notable de mon état, je décidai d'aller prendre l'air, non sans me munir de lunettes de soleil.

L'air frais, l'errance poétique dans Paris, la vie des rues, petit à

petit me ranimèrent et si je n'étais pas encore prêt à me lancer dans un numéro de claquettes, je pouvais néanmoins commencer à envisager de survivre jusqu'au lendemain.

Je me pique de bien connaître Paris et pourtant ma promenade m'avait amené dans une rue dont je n'avais aucun souvenir. Quelque part, entre le boulevard de Bonne Nouvelle et la rue de Saint-Denis, dans ce fouillis de rues qui abrita naguère la cour des miracles, une pauvre ruelle sordide courait entre des immeubles lépreux. L'atmosphère épaisse y était un tel concentré d'odeurs violentes – pisse, ordure macérées, salpêtre, moisissure – que vous auriez pu y découper des cubes à diluer dans de l'eau chaude. Pourquoi diable voudriez vous faire une chose pareille, ça, c'est une autre histoire.

Bref.

Je longeais donc cette venelle misérable quand je fus surpris d'y trouver une boutique. Elle n'avait certes rien de luxueux, mais un effort sensible de décoration - bien que celle-ci fût désormais fanée et poussiéreuse – lui permettait de trancher violemment sur le cadre sordide qui l'entourait. Le nom du magasin, qui s'étalait au dessus d'une vitrine encombrée de velours rouge et d'objets indéfinissables, sonnait comme celui d'un brocanteur ou d'un antiquaire : les âmes prisonnières.

Pour être tout à fait honnête, ce magasin foutait les jetons et n'était ma gueule de bois, je pense que je n'y aurais jamais foutu les pieds. Sans compter qu'avec mon asthme, mes bronches calcinés et mes allergies à la con, ça promettait de me jouer un remake du bal des Vampires, version acariens.

Je poussai la porte, déjà entr'ouverte, en faisant grelotter une clochette qui avait du connaître des jours meilleurs du temps de Rudolph Valentino. Il régnait dans la boutique une pénombre rougeâtre, quasiment utérine, et le parfum très doux, très apaisant qui imprégnait littéralement les lieux ne pouvait être défini autrement que comme *odor di Femina*. Mes yeux s'étant habitués à la faible luminosité, je pus constater que ce drôle de magasin était vide. Moi qui m'attendais au joyeux foutoir d'un brocanteur, je ne trouvai là qu'un parquet laqué noir, un minuscule comptoir orné de cuivre et un

rideau dissimulant à moitié une porte fermée.

Si marchandise il y avait, c'est sur les murs qu'il fallait la chercher. En effet, ceux-ci étaient tapissés d'armoires vitrées contenant quelques vieilles photos jaunies reposant sur du velours rouge. Des rectangles plus clairs, ici et là, laissaient deviner que d'autres clichés s'étaient trouvés là, avant d'être vendus à d'improbables collectionneurs. Sans exception, ces photos avaient pour sujets des femmes à moitié nues : danseuses exotiques, petites femmes de Paris, bayadères, hottentotes callipyges, fausses ingénues… Manifestement, ces images avaient été prises à la toute fin du XIXème siècle ou au début du XXème, dans ce soi-disant bon vieux temps où les femmes ne constituaient qu'un continent colonisé parmi d'autres. En me penchant pour regarder ces corps et ces visages depuis si longtemps retournés à la poussière, je crus entendre comme un chant lointain, une mélopée plaintive, douce.

- Je peux vous aider ?

Je sursautai.

- Je vous ai fait peur ? Désolé.

L'homme qui me faisait face et que je supposai être le propriétaire de la boutique ressemblait à un glaviot en costume. Il m'inspira une franche et immédiate antipathie et pour être honnête une parfaire répugnance. Si j'avais eu à choisir entre mourir et lui rouler une pelle, j'aurais commencé à rédiger mon testament.

- Vous m'avez surpris. D'ailleurs tout est assez surprenant ici.

Il avança vers moi en frottant ses mains l'une contre l'autre. Il se déplaçait sans bruit, presque en glissant.

- Je prends cela comme un compliment. C'est une boutique, comment dire, assez spéciale. Spéciale.

Il suçota ce dernier mot comme si c'était un bonbon un peu trop acidulé qui lui procurait un plaisir ambigu.

Il me regarda par en dessous.

- *Très* spéciale.

Je m'éloignai un peu de lui et arpentait la boutique, les mains dans le dos.

- Et donc vous vendez des photos anciennes. Des photos un peu

coquines et anciennes.

Il eut un ricanement désagréable. Le ricanement d'une hyène hystérique venant de buter sur le cadavre d'un nouveau né.

- C'est ça. C'est ça. Des photos anciennes. Coquines. Et anciennes.

Il suçota de nouveau toutes ces sifflantes avec un plaisir manifeste.

- Votre magasin est un peu, comment dire, excentré. Vous devez avoir une clientèle d'habitués. Des connaisseurs.

Il exultait.

- C'est ça, c'est ça, siffla-t-il. Des connaisseurs, des connaisseurs. Sages, savants, sensibles et sensuels.

J'eus une vision fugitive du bout de sa langue qui vint lécher ses lèvres pâles.

A gerber !

Durant tout ce dialogue, je continuais d'arpenter le magasin, m'arrêtant de temps à autre et me penchant pour regarder de plus près, telle ou telle image. J'étais triste. Triste et ému. Ces corps ronds, beaux, désirables, ces visages si purs, ces courbes si admirablement dessinées : tout cela n'était plus que poussière. Viande, charogne, poussière. Tel était donc notre destin ? Et l'amour, la joie, le plaisir ? Où étaient-ils ? Qu'étaient-ils devenus ?

Et sans cesse, pendant que ces tristes mais banales pensées tournicotaient dans mon esprit, résonnait cette douce mélopée plaintive que j'avais déjà entendue. A travers la vitre semblait sourdre le parfum nostalgique de la poudre de riz. Un parfum d'occasions manquées, d'espoir déçus.

- Monsieur a-t-il choisi ? Vous n'avez là que de la première qualité. De grandes joies en perspective.

Une fois encore, il m'avait fait sursauter, ce reptile.

- Je ne suis pas sûr de vouloir acheter une de ces photos.

Le boutiquier roula des yeux hagards.

- Des photos ? Qui parle de photos ?

Et puis il se reprit.

- Ah oui. Bien sûr. Des photos. Des photos.

Il me lança un clin d'œil graveleux et complice qui me fit l'effet d'un jet de pus.

J'allai répondre quand une voix familière murmura à mes oreilles :

- Libère-les, Thomas. Aide-les. Elles sont prisonnières depuis si longtemps. Aide-les. Aide-les.

Sa voix. Elle. Ici. Maintenant.

Je tournai sur moi-même, comme un fou.

Je L'avais entendue, sans aucun doute. C'était Sa voix. Sa voix à mon oreille. Comme jadis quand Elle s'ouvrait à moi, m'offrant Son corps et Son âme, en me murmurant mille secrets à moi seul destinés. Et aujourd'hui Elle avait pour moi un nouveau secret. Elle me demandait de libérer les prisonnières. Les âmes prisonnières.

Le nom de la boutique me revint en mémoire et avec cette connaissance je fus saisi d'une terreur sans nom.

- Que se passe-t-il ? Que se passe-t-il, siffla mon nouvel ami en frottant ses mains de plus en plus vite.

Je le bousculai violemment et le fis tomber à terre. Je l'enjambai et commençai à fracasser toutes les vitrines et à en arracher les photos. Le propriétaire du magasin me saisit la jambe et essayait de me retenir. Je lui balançai un shoot en pleine figure et continuai mon œuvre de destruction.

Derrière moi, j'entendais ma victime qui gémissait en marmonnant quelque chose à propos d'un nez cassé. Cela ne m'arrêta pas. Je rassemblai toutes les photos en un petit tas au milieu du parquet laqué noir et j'y mis le feu.

Les clichés s'embrasèrent instantanément. Les flammes étaient anormalement hautes et brillantes. Elles semblaient danser, s'agiter, s'amuser. Le ronflement des flammes chantait un chant de liberté, de victoire. Le souffle chaud me caressa la joue et ce fut comme des baisers parfumés.

- Vous êtes fou, couina le propriétaire en rampant vers le petit bûcher.

Je l'empêchais d'avancer tant qu'il y eut quelque chose à brûler, après quoi je l'enjambai et me dirigeai vers la sortie tandis

qu'il fouillait les cendres en gémissant.

- Je t'aime Thomas, entendis-je comme un murmure.

Et ce fut tout.

Je sortis de la boutique et m'éloignai dans la ruelle. Je ne voulais pas me retourner. Je connaissais mes classiques : Sodome, Gomorrhe, Loth, sa femme et tout le saint-frusquin. Mais naturellement je me retournai quand même.

On se retourne toujours. Comment faire autrement ?

La boutique était là. Fermée. Ses vitres condamnées par des planches. L'enseigne, presque effacée, pendait de guingois et une affiche très ancienne y était placardée : changement de propriétaire.

Je vous le dis, j'ai beau jouer l'esprit fort et faire le petit malin plus souvent qu'à mon tour, j'ai souvent vécu des trucs étranges qui m'ont laissé salement rêveur.

Des trucs dont je rêve parfois.

Des trucs.

FIN

2
Les Falaises noires

Cette année-là et plus encore qu'à l'accoutumée, la disette rôdait dans mon compte en banque et des loups affamés aux dents de givre avaient envahi mon frigo désert pour y dévorer la pauvre vache maigre qui y avait élu domicile. C'est le genre de période où les scrupules moraux sont relégués sur la plus haute étagère, derrière les vieux pots poussiéreux et où sans aller jusqu'à vendre son âme pour manger, on commence à envisager la possibilité d'un leasing.

J'en étais rendu à une telle extrémité que j'avais accepté un contrat avec la Marine Nationale, ces soldats un peu bizarres qui marchent sur les eaux avec un pompon rouge sur la tête. Dans ma hiérarchie personnelle de la déchéance, bosser pour des militaires doit se situer quelque part entre le trafic d'organes et la téléréalité, mais quand vous commencez à vous demander quel goût pourrait avoir votre main avec du ketchup, il est temps de procéder à des révisions déchirantes en matière de principes intangibles.

Je ressentais une légère consolation en pensant que s'il m'était pénible de travailler pour des fétichistes du galon, la réciproque devait être vraie. L'officier amidonné qui avait débarqué dans mon bureau un beau soir, avait contemplé mon antre avec un dégoût non dissimulé et je crus bien qu'il allait faire une attaque quand il vit ma superbe collection d'ouvrages consacrés à la Commune.

J'ai totalement oublié le grade de ce pingouin ainsi que son blaze à rallonge qui fleurait bon l'ancien régime et la promotion népotique. J'ai cru comprendre qu'il occupait une place non négligeable dans les petits papiers d'un amiral quelconque qui, à deux doigts d'une retraite bien méritée, voyait sa tranquillité menacée par un scandale de bas étage. L'amiral était totalement innocent mais il voulait à tout prix éviter que sa réputation sans tâche ne soit ne soit éclaboussée par ces tripatouillages. Faire appel à la police nationale ou militaire était, dans cette optique, tout à fait inconcevable et le

pingouineau, tout frétillant à l'idée de porter secours à son amiral préféré, avait donc suggéré le recours à un enquêteur privé.

Pas trop cher.

Et discret.

Donc moi.

Bref…

C'est donc ainsi que je m'étais retrouvé dans le midi de la France à tenter de démêler une ridicule histoire de terrains militaires réputés inconstructibles et sur lesquels on pouvait admirer deux magnifiques villas avec piscine. Les terrains en question étaient situés sur une langue de terre d'origine probablement volcanique et qui faisant saillie par rapport à la côte, s'enfonçait assez profondément dans la mer. La roche qui composait ce promontoire ressemblait à de la lave refroidie et dans la région, tout le monde connaissait ce lieu comme étant les falaises noires.

J'avais assez vite compris la magouille qui avait permis à un officier et à un fonctionnaire municipal, en échange d'un substantiel *remerciement*, de maquiller les registres pour que deux stars du show-biz puissent bâtir leurs petits *Shangri-La* à l'abri du vain peuple. Pour autant, je faisais durer le plaisir, pas pressé de retrouver un Paris déjà automnal et profitant au maximum de mes longues ballades le long de la Méditerranée.

Je ressens le plus profond mépris pour les cuistres qui se sentent obligés de moquer la *mare nostrum*, la traitant de baquet, de cuvette, voire de bidet au nom d'une prétendue supériorité de l'Océan. Si certains aiment ces vastes étendues glauques et glaciales qui non contente de puer le varech passent leur temps à se barrer on ne sait où, au gré d'un rythme absolument fantaisiste, grand bien leur fasse. Pour moi, il n'y a d'autre mer que la Méditerranée dont le bleu profond et la douceur trompeuse recèle des colères que les cuistres susnommés ne soupçonnent même pas.

La Manche est un genre de grosse anguille verdâtre, la Mer du Nord une nappe grise et mélancolique et l'Atlantique une baleine obèse et probablement incontinente. La Méditerranée, ma Méditerranée, est une femme. Une Andalouse amoureuse, une

Sicilienne au sang chaud, une juive lascive aux yeux de biche, une mauresque au déhanchement provoquant. Elle est douce, aimante, sensuelle et quand elle se met en colère, des colères brutales, violentes et imprévisibles, elle se transforme alors en une tueuse déterminée, toute en griffes et en crocs, une tueuse sans pitié au front chargé d'orages.

Ce jour-là, je m'étais résigné à rendre mon rapport à l'Amiral et pour la dernière fois, avant mon retour à paris, j'étais venu flâner le long des falaises noires. Le contraste entre ces sombres roches et le ciel d'un bleu si pur me comblait d'aise et le vent, l'air pur, le fracas incessant des vagues grignotant la base du promontoire, tout cela m'apaisait et lavait mon esprit, toujours enclin à la rumination.

Comme toujours quand je me promène dans un endroit dont la beauté me touche, je pensais à Elle, je m'imaginais lui faisant découvrir ce lieu, lui faisant admirer tel détail qui m'aurait frappé et la prenant dans mes bras pour me griser de sa chaleur et du parfum de sa chevelure. Cela me rendit triste bien sûr. Et cette tristesse m'amena à marcher sans doute un peu trop près du bord de la falaise.

Le ciel, d'un bleu limpide, quelques instants plus tôt, commençait à se charger de lourds nuages aux ventres d'ardoise. Du fond de l'horizon ils arrivaient vers la côte comme une meute de sombres molosses rampants, la gorge emplie de grondements menaçants et amenant avec eux un vent frais et acide, des relents de bois pourri et une lumière fausse, biaisée qui jetait un voile funèbre sur tout le paysage.

En quelques minutes tout s'obscurcit et le riant panorama Méditerranéen avait laissé la place à un décor tourmenté, lugubre qui évoquait davantage les landes brumeuses et délavées de la Cornouailles ou du Nord de l'Ecosse. La mer, saphir liquide et turquoise, brillant de tous ses feux, semblait maintenant faite d'une substance gris vert, huileuse, comme une lourde tourbe vénéneuse et malsaine.

Le bruit des vagues, tout à l'heure si plaisant que l'on pouvait sans peine l'imaginer servant de bruit de fond à une nuit d'amour, devenait maintenant un fracas menaçant, hostile, rageur ; une chanson

méchante qui vous parlait de naufrage, de noyade et d'os brisés.

Je m'approchai un peu plus du bord de la falaise, fasciné par le vide et le spectacle effrayant qu'offraient, trente mètres plus bas, les rochers acérés savonnés par des eaux en furie. Saisi d'une étrange fatigue, d'une lassitude froide qui s'infiltrait en moi jusqu'aux os, je me laissais envouter par cette lessiveuse infernale qui me promettait l'oubli, le repos et l'effacement définitif auquel j'avais si souvent aspiré depuis qu'Elle était partie dans les ombres.

Plus rien ne comptait, plus rien n'avait d'importance.

Une main invisible, douce mais puissante, reposait sur mon épaule. D'une pression insistante mais amicale, elle me poussait à avancer encore un peu, juste un peu. Un pas, deux pas, jusqu'à l'extrême bord du gouffre. Une voix faible, empreinte d'une tristesse infinie, d'une fatigue immémoriale me soufflait à l'oreille une petite chanson de renoncement. A quoi bon, me disait-elle. A quoi bon lutter ? A quoi bon continuer ? Pour qui ? Pourquoi ? Cette voix, aussi caressante que celle d'une mère, s'insinuait en moi comme une berceuse, plongeant mon âme dans une torpeur tiède et apaisante. Mais dans le même temps, comme une menace cachée sous la glace brillante, je percevais dans cette voix une malignité aussi ancienne que ces roches noires qui m'attiraient. Tapie derrière la douceur maternelle, se cachait une haine violente, la jalousie putride de ce qui est mort envers ce qui est vivant et un terrible désir de déchirer les chairs et de briser les os. Envie verte. Folie meurtrière. La voix était douce mais la bouche dont elle sortait avait une haleine de caveau.

Saisi de terreur, je tentai de reculer, mais j'étais comme prisonnier d'un charme puissant. Avance, me disait la voix, rejoins nous. Nous sommes là, en bas, dans l'eau froide. Nous t'attendons. Viens… Viens… Abandonne-toi. Laisse toi faire. Et je sentais presque sur mon visage la caresse molle et froide de leurs mains d'algues, le baiser blême de leurs lèvres mortes.

- Thomas !

La voix me tira de la transe qui m'immobilisait.

- Thomas ! Viens voir ce que j'ai trouvé !

Je me mis à courir vers la voix tant aimée, cette voix si pleine

de vie qu'elle est toujours au bord du rire. Une voix de lumière, de soleil, d'amour.

- J'arrive ma chérie.

Le ciel ouvre ses vannes et ce sont des trombes d'eau glaciales qui s'abattent sur la falaise. En quelques secondes je suis trempé jusqu'aux os et cette douche me réveille, me secoue. Je regarde autour de moi et je vois que j'ai couru jusqu'au chemin qui serpente au beau milieu du promontoire. Je suis désormais bien loin du bord de la falaise et c'est à peine si j'entends encore le chant des âmes mortes qui voulaient m'attirer. Cela n'est plus qu'une plainte, teintée de regret et de colère. Je leur ai échappé. Ma vie leur a échappé.

Je suis seul.

La pluie ruisselle sur mon visage, mêlée à mes larmes.

Je hurle Son nom. En vain.

Elle n'est pas là. Elle n'est plus là.

Elle ne sera plus jamais là.

Mais j'ai pourtant encore, au creux de l'oreille, comme un souffle tiède et rassurant, les syllabes de mon nom qu'Elle prononçait toujours si gentiment : Thomas, mon Thomas…

Je rentrai jusqu'à l'Hôtel où le patron, un sympathique gaillard qui se plait à jouer un personnage à la Raimu, m'accueillit en me tendant un drap de bain doux et parfumé.

- Séchez-vous malheureux, que vous allez m'attraper la mort !

- Vous ne croyez pas si bien dire.

Il me jeta un regard intrigué.

- Vous avez trainé où pour être trempé comme ça ?

- J'étais allé me promener sur les falaises noires. Il y a eu un orage.

- Les falaises noires ? Vous vouliez voir les traces de l'accident ?

- Quel accident ?

- Vous n'êtes pas au courant ? Misère ! C'est ce matin. On ne sait pas comment c'est arrivé. Un hélicoptère militaire s'est écrasé à quelques encablures des falaises. Douze morts. Que des jeunes hommes ! Si c'est pas malheureux !

Je le regardai sans rien dire pendant un long moment. Mal à l'aise, il finit par retourner dans le bureau qu'il avait installé derrière la banque d'accueil en marmonnant quelque chose à propos des fadas de parisien.

Je repartis pour Paris le soir même et je ne revins jamais sur les falaises noires. Mais quand le ciel vire au gris ardoise, quand le temps fraîchit et que l'orage s'annonce, je ne peux m'empêcher d'entendre comme une plainte lointaine, la chanson triste de jeunes hommes morts trop tôt.

FIN

3
METRO GLACIERE

Je travaillais alors sur une enquête assez délicate que m'avait confiée BATIMAG, une grande entreprise du bâtiment. Elle soupçonnait son principal fournisseur de main-d'œuvre – une agence d'intérim spécialisée dans le BTP – de faire travailler des étrangers en situation irrégulière qu'elle exploitait honteusement en échange de faux papiers.

Une telle magouille, si elle avait du se confirmer, nécessitait des complicités à divers niveaux et l'implication de gens vraiment dangereux. Aujourd'hui comme naguère, les trafiquants de chair humaine possédant le niveau de moralité d'un ténia et la malignité du tréponème pâle, il est clair que la perspective de réduire de façon drastique l'espérance de vie des gêneurs ne doit guère les empêcher de dormir.

La prudence s'imposait donc et je déployais des ruses amérindiennes pour rencontrer, Marc Philippot, le comptable veuf et sexuellement frustré qui avait accepté de me servir d'informateur dans cette affaire. Ce pauvre homme travaillait depuis fort longtemps au sein de la société d'intérim placée dans mon collimateur et brûlait d'un amour impossible pour la secrétaire de direction qui, pour ne pas perdre son emploi, subissait les assauts répétés - quoiqu'heureusement microscopiques – de son enfoiré de patron.

Pathologiquement timide, stressé, affligé d'un faible bégaiement et d'un psoriasis géant, mon pathétique informateur avait juré de venger l'honneur bafoué de sa Dulcinée secrète et de conduire à sa perte son détestable employeur. Celui-ci le traitant comme une serpillère depuis le jour de son embauche, dix ans auparavant, le comptable était donc foutument motivé.

M'étant fait passer pour un client potentiel afin de sonder ledit patron, Jean-Claude Presgurvicsz, j'avais eu l'occasion d'assister à une séance d'humiliation qui semblait être le lot quotidien du pauvre

comptable.

Presgurviscz était une espèce de gros bonhomme veule et brutal affligé d'un physique de ragondin dyspepsique et de ce que ma mère appelait des yeux aux vinaigres : des yeux larmoyants, presque glaireux et bordés de paupières rougeâtres et irritées. Sur le plan du caractère cela ne valait guère mieux et je supposais qu'une enfance de souffre-douleur l'avait prédisposé à la plus infâme lâcheté avec les forts et à la plus terrible perversion avec les faibles.

Je lui avais donc rendu visite en me faisant passer pour un cadre supérieur de BATIMAG. A force de fines allusions et de sous-entendus cauteleux, je lui avais laissé entendre que je pourrais lui accorder un accès préférentiel à nos plus gros chantiers s'il savait se montrer généreux et que peu m'importait qu'il emploie des manœuvres en situation irrégulière.

Sans s'offusquer vraiment, il avait protesté de son innocence – quoiqu'assez mollement, il est vrai – et n'avait cessé de me scruter de ses petits yeux de rongeur albinos. Il était méfiant, sur ses gardes et sans doute trop malin pour tomber dans un panneau aussi grossier. Il s'était néanmoins déclaré ravi de pouvoir travailler encore plus avec BATIMAG et m'a assuré qu'il saurait me renvoyer l'ascenseur si nécessaire.

- Vous voulez un café, m'avait-il soudain demandé. J'ai une super machine à expresso…

Ne pouvant refuser une offre aussi alléchante, j'acquiesçai et il se mit soudain à hurler le nom de son comptable.

- Philippot ! Philippot !

Il se mit à tapoter la surface de son bureau avec impatience.

- Qu'est-ce qu'il fout encore ? Quel empoté !

Feignant de ne pas me connaître, l'empoté en question déboula dans le bureau en présentant tous les signes de la terreur la plus abjecte. Il me faisait penser à ces chiens battus qui tout en rampant devant leurs tortionnaires, ne peuvent s'empêcher de remuer du croupion dans l'espoir bien pathétique de les émouvoir et – qui sait ? – de s'en faire aimer.

- Encore en train de vous branler les couilles ? C'est ça ?

Philippot rougit, bafouilla, se mit à rire faussement de cette bonne blague tandis que tout son corps hurlait du désir de s'enfuir, loin, loin, hors du monde si une telle chose était possible. Ses lèvres souriaient, quêtant cauteleusement l'assentiment du maître, mais ses yeux débordaient de haine, une haine froide, crue, totale, définitive.

Presgurvicsz lui parla comme à un demeuré.

- Vous allez nous faire deux cafés Philippot. Vous savez faire ça non ? Du café ? Vous connaissez le café ?

- Ben… je… euh…

L'autre imita ses bredouillis en se gondolant.

- Vous n'avez pas encore le stade du langage Philippot alors je ne suis pas sûr que vous ayez atteint celui du café. Ca-fé ! Ca-fé ! Répetez Philippot !

Je ne savais plus où me foutre et me sentais sali de devoir assister à ça. J'en devenais complice en quelque sorte.

- Allez, répétez, je vous dis ! Ca-fé !

Presgurvicsz se tourna vers moi et me lança un sourire immonde, un sourire de chasseur ivre, un sourire de Kapo, un sourire de violeur, un sourire qui ne devrait pas exister. Je saisis alors l'énorme lampe de bureau articulée qui trônait près de son ordinateur, et d'un magnifique coup droit qui aurait eu sa place à Rolland Garros, je fracassai la gueule de l'ignoble individu qui me faisait face. J'entendis son nez craquer et de petites choses blanches et brillantes volèrent au travers de la pièce. Ses dents probablement. Il glissa de sa chaise et tomba à genoux, sonné pour le compte. Son nez et sa bouche pissaient le sang.

- Je crois qu'on ne va pas travailler ensemble finalement. Problème de valeurs managériales.

Avant de sortir et juste pour la beauté du geste, je lui en collai une dernière pour la route, une baffe de cowboy à lui déboucher les sinus. Un genre de pourboire si vous voulez.

Bref.

Comme je passai devant lui, Philippot me glissa quelques mots à l'oreille.

- Rendez-vous métro glacière. Sur le quai, direction Nation.

Dans deux heures.

Et voilà pourquoi, deux heures plus tard, j'étais là, à me les geler, en faisant le pied de grue dans une station qui n'avait jamais aussi bien porté son nom. Nous étions alors en février, un vrai putain de mois de février à ne pas mettre un caribou dehors et ce connard de Philippot n'avait rien trouvé de plus malin que de me donner rendez-vous dans une station du métro aérien. Quel con !

A cette heure, les quais étaient aussi vides qu'un bordel le jour de Pâques et hormis le bruit de mes pas, totalement silencieuse. Telle une sentinelle veillant sur le désert des Tartares, je faisais les cents pas – cinquante à gauche et cinquante à droite – dans l'espoir bien ténu de me réchauffer les arpions.

Comme je pivotai sur moi-même pour entamer une nouvelle cinquantaine de pas, je vis devant moi une femme qui attendait sur le quai. La quarantaine un peu fanée, elle avait ce genre de beauté pâle qui raconte une vie d'échec et de renoncement. Elle portait une simple gabardine beige en dépit du froid et ses cheveux étaient partiellement masqués par un ersatz de foulard Hermès. Les mains dans les poches, très droite, elle regardait fixement le quai d'en face.

Je la regardai sans la voir vraiment, parcouru mon micro trajet, pivotai à nouveau, partis dans l'autre sens et quand ayant bouclé ma boucle, je me tournai à nouveau vers l'extrémité du quai où se trouvait l'inconnue, il n'y avait plus personne. Le quai était vide. J'en ressentis un malaise inexplicable. Après tout la belle affaire : une femme attend sur un quai, s'impatiente, se rappelle qu'elle a oublié de fermer le gaz et s'en va précipitamment sans que je m'en rende compte. Où est le problème ?

Le problème est que ce quai ne compte qu'un seul escalier de sortie et que ledit escalier était de mon côté. Je jetai un coup d'œil rapide sur la voie, déserte, naturellement, compte non tenu d'une souris grise vaquant à ses microscopiques affaires de muridé.

Je fis deux pas en avant, trois sur le côté, tournicotai sur moi-même et jetant partout des regards inquiets je dus admettre l'évidence, la femme avait disparu.

Je déteste les mystères et je ne me résous pas facilement à

admettre une chose comme incompréhensible. Pas d'effet sans cause et tout le tintouin rationaliste, c'est plutôt ma tasse de thé philosophique mais là, pour le compte, Descartes pouvait bien allez se faire lanlaire, je n'avais aucune explication sauf le débrayage cérébral.

Flûte et crotte !

J'en étais là de mes méditations métaphysiques quand on me tapota l'épaule. Je faillis en faire une crise cardiaque et si je ne touchai pas la verrière de la station en sursautant, il ne s'en fallut sans doute que de quelques centimètres.

C'était Philippot. Philippot, ses cheveux en bataille, son psoriasis et un bouquet de fleurs à la main. Il bafouilla un truc inaudible et se mit à rougir. Bafouillis et érubescence intempestive semblaient être les modes d'expression favoris de ce pauvre homme. Ça limite forcément les interactions sociales.

Histoire de bavarder un peu avant de passer aux choses sérieuses je le taquinai à propos des fleurs.

- Vraiment, fallait pas ! Et puis on pourrait se méprendre…

Nouveau bafouillis infrasonique.

- laissez tomber. Je blague. Sinon il vient de m'arriver un truc bizarre.

- Ah… euh… beh…?

- Là, à l'instant. Je vous attendais et j'ai vu une femme sur le quai. Là-bas. Au bout. Je faisais les cent pas, je suis parti de l'autre côté et quand je me suis retourné, elle avait disparu. Bizarre non ?

Philippot pâlit.

- Ça va Philippot ? m'inquiétai-je.

Il déglutit et d'une voix claire que je ne lui connaissais pas :

- A quoi ressemblait cette femme ?

Je la lui décrivis et de pâle il devint livide. Il fouilla dans ses poches et en sortit un énorme portefeuille dont il tira une photographie usée et cornée qu'il me tendit.

- C'est elle ?

Avec quelques années de moins et un sourire en plus, c'était incontestablement la femme que j'avais aperçue sur le quai quelques instants auparavant. J'étais scié.

- Vous la connaissez ?

Il baissa la tête et dut chercher son souffle avant de pouvoir me répondre.

- C'est ma femme.

- Votre femme ? Je vous croyais veuf.

Il releva la tête et me lança un regard égaré, que je ne suis pas près d'oublier.

- Je le suis. Elle… elle est morte il y a dix ans. Dix ans aujourd'hui même. Elle s'est jetée sous un métro. Station glacière…

Et me tournant le dos, il lança le bouquet sur les rails avant de s'éloigner à pas lents.

FIN

LE VISAGE A LA FENETRE

Moi qui ne rêve que de flânocher gentiment entre les murs blanchis des villes du Sud, admirant des beautés brunes et sirotant des boissons anisées aux terrasses ombragées de Toscane ou d'Andalousie, je me retrouve plus souvent qu'à mon tour à devoir traîner mes guêtres dans d'improbables banlieues grisâtres.

Un vieil ami fonctionnaire avait fait appel à mes services pour dispenser une formation aux membres de sa police municipale. Je connaissais Michel Dunoyer depuis la fac et après des années consacrées à l'Humanitaire, il avait passé quelques concours pour devenir secrétaire général d'une mairie située en banlieue sud, non loin de Villeneuve Saint-Georges. Là, dans sa commune sinistre, coincée entre la Seine, la voie TGV, la Nationale 6 et Orly, il tentait vaillamment de lutter contre le double fléau du chômage et de l'ennui et d'insuffler un peu d'énergie à une population épuisée par des décennies de mistoufle.

Bien que je sois devenu enquêteur, Michel s'était souvenu de ma formation en psycho et en éthologie et savait que j'étais passionné par les mystères de la communication. Comment les pensées se forment dans notre esprit, comment elles se traduisent en mots, comment ces mots sont perçus, décodés et interprétés par un auditeur et comment tout cela aboutit *in fine* en un immonde bordel cacophonique et plein de malentendus, voilà quelques-unes des questions qui suscitaient ma gourmandise intellectuelle.

Bien sûr vous avez le droit de préférer le sudoku ou la pêche à la mouche, mais vous avez également le droit d'aller vous pendre et de me laisser raconter.

Les policiers municipaux que je devais tenter d'initier aux subtilités de la communication interpersonnelle semblaient s'être échappés d'une émission de téléréalité consacrée à la psychiatrie ambulatoire et les seuls examens que le plus vif d'entre eux aurait sans doute pu passer avec succès étaient des examens d'urine.

Ils étaient huit. Deux bodybuildés aux cerveaux atrophiés qui ne quittaient jamais leur lunettes de soleil et passaient tout leur temps

à comparer leurs biceps apoplectiques ; un fascistoïde aux cheveux aussi court que ses idées ; trois bons gros pères préretraités qu'on imaginait mal en train de piquer un sprint pour chopper un délinquant et deux petites nanas taillées en culbuto et dont les idéaux étaient situés au même niveau que leur centre de gravité, c'est-à-dire au ras du sol.

- Je sais que c'est une bande de bras cassés, s'était excusé mon ami. Mais je ne peux pas les virer et il faut bien que j'essaye d'en tirer quelque chose. Imagine-toi que mon prédécesseur voulait leur donner des armes !

Je devais donc essayer de transformer ces abrutis racistes, paresseux et bourrés de préjugés en vertueux fonctionnaires au service du citoyen. Gageure !

Bref.

Ne souhaitant pas subir les embouteillages qui sont une des joies de la banlieue parisienne, je me rendais sur place grâce au RER dont la gare était située au milieu de rien, ce qui m'obligeait à me taper une trotte d'une demi-heure jusqu'à la Mairie, elle-même située au milieu d'un autre rien légèrement plus animé.

Entre ces deux riens, une pampa inhospitalière et pavillonnaire où vous aviez plus de chance de croiser un nain de jardin qu'un visage souriant. Au royaume de la meulière et du Rottweiler réunis on a le voisinage méfiant et l'œil inquisiteur. Si certaines de ces maisons dénotaient un louable effort de décoration et d'aménagement, la plupart se situaient aux deux extrémités du spectre architectural : géométriquement aseptiques ou définitivement à chier. Les premières présentaient l'aspect de cubes jaunes ou blancs entourés de jardins au cordeau et les secondes celui d'une casse automobile ou d'un cimetière de frigos rouillés.

Cependant, dès le premier jour, je remarquai une petite maison manifestement abandonnée et dont le jardinet ressemblait à une jungle miniature mais luxuriante. Au grillage rouillé pendait une boite à lettres déglinguée qui vomissait ses prospectus et les deux fenêtres enclouées qui flanquaient de part et d'autre la porte d'entrée, évoquaient les paupières closes d'un gisant. Dans le triangle formé par

les deux pans du toit, on pouvait voir une toute petite fenêtre sans volet et dont les vitres poussiéreuses et encrassées avaient la couleur du mica. Un grenier sans doute.

Il émanait de cette baraque une indicible tristesse, un poignant sentiment de désolation et je doutais fort que, même à vil prix, elle puisse un jour trouver un acquéreur. L'histoire qu'elle racontait était un conte de l'échec et de l'oubli, une ode à l'impuissance, la chanson douce-amère de la banlieue.

Le lendemain, comme je repassai devant le pavillon abandonné, je crus percevoir comme l'ombre d'un mouvement derrière la fenêtre située sous le toit. J'en fus intrigué et m'étant arrêté sur le trottoir, je restai là un long moment à scruter les vitres opaques sans rien discerner de spécial.

- Vous voulez l'acheter ?

Je faillis faire une crise cardiaque. Absorbé dans la contemplation de la maison, je n'avais pas entendu arriver le vieillard qui venait de me croasser cette question. Il avait la voix détruite et l'haleine de Fennec d'un fumeur pathologique qui se gargarise au gros rouge. Il tenait en laisse un clébard aussi décrépit que lui, un genre de bâtard pelé qui avait ce regard veule et implorant auquel on reconnaît les chiens battus.

- Parce que si vous voulez l'acheter, vous feriez pas une affaire, reprit-il.

Il se mit à tousser, se déchira les poumons, s'étouffa, devint cramoisi et finit par balancer sur le trottoir un morceau de quelque chose que j'évitai de regarder trop attentivement. Il alluma un clope pour faire bonne mesure.

- Je n'ai pas l'intention de l'acheter. Je regarde, c'est tout.

Il me lança un regard par en dessous, un regard méfiant, envieux et plein d'une inexplicable méchanceté.

- Mouais… C'est ce qu'on dit…

Et il s'éloigna sans un mot, tirant brutalement sur la laisse de son chien qui en couina d'indignation.

J'allais être en retard et je repartis vers mes policiers

municipaux en pressant le pas.

Le troisième jour, je tombai littéralement en arrêt devant le pavillon abandonné. Cette fois ci je n'avais pas rêvé : j'avais bien vu un visage derrière la vitre poussiéreuse du grenier. Cela n'avait duré qu'un bref instant mais assez longtemps cependant pour que je distingue un visage pâle aux traits fins : un enfant ou une jeune femme très menue. Ce n'était pas mes oignons et le bon sens aurait voulu que je continue mon chemin et que j'ailler tenter d'inculquer quelques rudiments de bonnes manières aux huit crétins municipaux. Mais si le bon sens avait jamais eu quelque part dans mes choix de vie, on en aurait entendu causer, vous croyez pas ?

Je saisis mon téléphone portable et appelai mon ami à la mairie. Je prétextai un char quelconque et annonçai que j'aurais un peu de retard. Il ne s'en formalisa pas et me promit de faire patienter sa fine équipe.

Ceci fait, je balançai un grand coup de savate dans la porte grillagée qui céda sans résistance et pénétrai dans le jardin envahi de mauvaises herbes et de ronces. A une heure aussi matinale, dans cette banlieue dortoir, j'aurais pu tirer un feu d'artifice sans déranger personne et de fait, mon effraction un peu musclée ne provoqua aucune réaction notable à part celle d'un gros greffier roux qui détala hors d'un buisson en feulant comme un malade.

M'étant frayé un chemin au travers de la végétation, ouvrir la porte d'entrée ne présenta aucune difficulté et j'entrai dans la maison qui empestait le salpêtre, la crotte de souris et une odeur douceâtre et fade de vieille pourriture. Utilisant la lumière de mon téléphone comme lampe torche, j'éclairai les lieux. Curieusement, et bien qu'étant à l'abandon depuis des lustres, la bâtisse ne présentait pas l'allure de dépotoir sordide qu'arbore en général les demeures abondamment squattées par les gamins, les clodos et les gens du voyage. Pas de matelas moisis constellé de taches suspectes, pas de vestige de feu de camp, pas de tas d'ordures, de bouteilles cassées, de mégots et de canette de bières par dizaines. Seul un emballage de Hamburger et un paquet de gitane froissé témoignaient du passage

fugitif d'un adolescent ou d'un vagabond.

Je visitai rapidement le rez-de-chaussée composé d'une cuisine, de trois pièces et d'une minuscule salle de bain. Tout était vide, poussiéreux. Une chaise bancale oubliée dans la cuisine constituait le seul mobilier visible. Je ne sais pourquoi, quelque chose me retenait de parler et de demander à voix haute s'il y avait quelqu'un. Je marchais même sur la pointe des pieds comme si j'avais peur de réveiller une princesse endormie ou un monstre assoupi. J'étais saisi du même de genre de respect un peu craintif que l'on éprouve dans un mausolée ou dans une église : on est un intrus bruyant et vulgaire confronté à un mystère qui le dépasse et en ce cas, la sagesse la plus élémentaire commande de se faire tout petit.

Au fond de la maison, je remarquai au plafond une trappe qui devait conduire vers les combles ou le grenier et d'où pendait une grosse corde. J'avais déjà vu ce genre d'installation qui, quand on tirait sur la corde, libérait un escalier pliant vous permettant d'accéder à l'étage supérieur.

J'ouvris la trappe et faillit me prendre sur la gueule un genre d'échelle télescopique aussi facétieuse qu'un diable à ressort. C'était bien la peine d'avoir été aussi discret jusque-là ! Je tendis l'oreille mais rien ne vint trahir la présence d'une personne que mon chahut aurait dérangée. N'écoutant que mon courage qui était sur le point de se barrer en vacances, je saisis les montants de l'échelle et d'une voix forte annonçai ma venue :

- Je monte… ne vous inquiétez pas…

J'avais parlé pour me rassurer, parce que le son d'une voix humaine, quelle qu'elle soit, suffit à remettre les choses à leur place et certainement pas parce que je m'attendais à trouver quiconque dans ce foutu grenier. Avec tout le boucan que je venais de provoquer, l'éventuel occupant du grenier que j'avais cru apercevoir et dont l'existence me semblait de plus en plus hypothétique, aurait de toute façon foutu le camp depuis belle lurette. Aussi faillis-je mourir de peur quand m'extirpant de la trappe et me tournant vers la fenêtre encrassée j'aperçus une petite silhouette accroupie.

C'était un enfant d'une dizaine d'année, très menu. Les bras

serrés autour du torse, il avait posé le front sur ses genoux remontés devant lui. De là où j'étais, je ne voyais que le haut de son crâne et ses cheveux emmêlés. Je tentai de lui parler mais aucun son ne sortit de ma bouche et mes jambes se gélifièrent quand il commença lentement de relever la tête.

Mais ce n'était qu'un petit garçon.

Ni un vampire, ni un spectre aux yeux pâles.

Juste un petit garçon au visage barbouillé d'une crasse grisâtre où les larmes avaient dessiné deux sillons irréguliers. Je m'approchai doucement, conscient qu'il était sans doute plus effrayé que moi et m'accroupit à ses côtés.

- Qu'est-ce que tu fais là ?

Il me regarda en silence pendant un long moment, me dévisageant avec intensité. Essayait-il de détecter en moi un danger potentiel ou bien de déterminer si j'étais digne de confiance ? Quoi qu'il en soit, son examen dut le satisfaire puisqu'il me sourit et me répondit d'une toute petite voix :

- Je me cache.

- Et pourquoi te caches-tu ?

Il rougit.

- J'ai fait des bêtises et mon papa n'est pas content.

J'allais pêcher au fond de ma poche un paquet de chewing-gum et lui en offrit un qu'il accepta avec gravité.

- Et tu es caché là depuis longtemps ?

Il hocha la tête en signe d'acquiescement.

- Ton papa va être très inquiet tu sais. Et ta maman aussi.

- Ma maman est morte.

Que dire à un enfant qui vous balance calmement ce genre d'information ? Rien sans doute. Et ce fut donc ce que je fis : je ne dis rien.

- Mon papa est toujours en colère depuis qu'elle est morte et quand il est très en colère, il me fait mal. Alors je me cache.

Je regardai ce petit bout d'homme et je me sentis bouleversé par sa résignation, sa dignité et sa tristesse incurable. Quelles bien mauvaises cartes lui avaient donc distribué les dieux pervers qui nous

gouvernent et avec quel stoïcisme les avait-il acceptées.

- Tu vas venir avec moi, bonhomme, j'ai des amis à la Mairie. Ils pourront t'aider et ton papa aussi. Tu verras. Tout va s'arranger.

- Ils pourront faire revenir maman ?

Je lui tapotai le genou.

- Non bonhomme. Ça ils ne pourront pas le faire.

- Ah. C'est dommage.

Il me lança un drôle de regard. Je venais de le décevoir et la confiance qu'il m'avait accordée commençait à se fendiller.

Je me levai et lui tendis la main.

- Tu viens ?

Il secoua la tête d'un air buté.

- Non.

- Et pourquoi non ?

- Ma maman me disait toujours de ne pas suivre les étrangers.

- Mais nous venons de parler. Tu me fais confiance.

Il réfléchit.

- Un peu. Mais vous êtes quand même un étranger.

Discuter avec un enfant c'est un peu comme essayer de remettre du dentifrice dans le tube : ça part dans tous les sens, ça glisse, ça dérape et vous finissez par laisser tomber.

- Ok. Alors voilà ce que je te propose : je vais aller à la Mairie et je vais revenir avec une dame très gentille à qui tu expliqueras tout et ensuite elle pourra vous aider pour que tout aille mieux dans votre vie. On est d'accord.

- D'accord.

- Tu m'attends là ? Je vais faire très vite.

Il acquiesça silencieusement et avant qu'il ne change d'avis je quittai le grenier, sortis de la maison et à grands pas me hâtai de gagner la Mairie où j'espérais bien pouvoir trouver une assistante sociale capable de démêler ce merdier familial.

Il ne me fallut qu'un petit quart d'heure pour y arriver et j'y fus accueilli par les policiers municipaux qui m'attendaient en fumant sur le trottoir. Ils furent un peu surpris par ma requête de rencontrer une assistante sociale mais après force palabre un des bodybuildés me

conduisit jusqu'au centre d'action social où il me présenta à une petite dame aux cheveux gris et au look d'institutrice. Elle faisait partie de ces personnes trop rares qui semblent avoir toujours tout leur temps à vous consacrer et pour qui l'écoute ne constitue pas un effort mais une seconde nature. Elle me fit asseoir dans le cagibi qui lui servait de bureau et dont les murs étaient tapissés de dessins d'enfants.

- Alors monsieur qu'est-ce qui vous amène ?

Je lui racontai tout, la formation, le RER, le trajet depuis la gare, la maison abandonnée et le petit garçon apeuré dans le grenier. A mesure que j'avançais dans mon récit, je vis son visage se durcir jusqu'à ce qu'elle explose de colère.

- Et vous trouvez ça drôle espèce de taré ! J'ai vu qui vous a conduit ici ! Si c'est là la conception que ces crétins de la police municipale se font de l'humour, vous pouvez allez leur dire de ma part qu'ils ne sont que de pauvres vermines sans cervelle et sans cœur ! Sortez de mon bureau !

J'étais sidéré.

- Mais je ne comprends pas…

- Vous n'êtes qu'un sale pervers ! Foutez le camp !

Et avait beau être haute comme trois pommes, sa colère était impressionnante. Et il me fallut user de toute ma capacité de persuasion pour la calmer et la convaincre de ma bonne foi.

- Je sens bien qu'il y a là quelque chose qui m'échappe. Mais je peux vous assurer que je ne mens pas. Il y a bien un petit garçon maltraité qui se cache dans cette maison et à qui j'ai promis de revenir avec une gentille dame. Et quelque chose me dit que cette gentille dame c'est vous.

Elle qui était rouge de colère quelques instants auparavant était maintenant plus pâle qu'une porcelaine. Elle posa sa main sur la mienne. Elle tremblait légèrement.

- Je connais cette maison dont vous me parlez. J'y suis allée personnellement il y a bien des années. Au moins quinze ans. La mère de famille était morte, cancer foudroyant et le père désespéré s'était mis à boire. Il a perdu son travail et tout est parti à vau l'eau. Les voisins ont fini par m'appeler parce qu'ils entendaient des cris terribles

et qu'ils le soupçonnaient de battre son fils. Un petit garçon d'une dizaine d'années. Le père a refusé de m'ouvrir et au lieu de revenir immédiatement avec la police je me suis laissée accaparer par d'autres affaires et je les ai oubliés. Et les voisins m'ont rappelée. Plusieurs fois. Jusqu'au jour où ils ont cessé de m'appeler. Ils n'avaient plus de raison de le faire. Le petit garçon était mort. Mort de faim dans le grenier où son père l'avait attaché avant de se pendre. Alors non, monsieur, il ne peut pas y avoir de petit garçon dans la maison près de la gare.

Je me levai brusquement.

- Venez avec moi.

Mon ton était sans appel et elle ne discuta pas. Ayant enfilé son manteau sans dire un mot, elle me suivit dans la rue et nous marchâmes en silence jusqu'au pavillon abandonné. Je l'aidai à traverser le roncier qu'était devenu le jardin et la précédant dans la maison, je lui expliquai comment monter au grenier, lui tenant même l'échelle pour la stabiliser. J'y grimpai à mon tour et la trouvai agenouillée près de l'endroit où s'était tenu le petit garçon aux joues sales. Là, sur le plancher crasseux et mal raboté, gisait une rose desséchée. Quand je voulus la saisir, elle tomba en poussière.

FIN

5
LA FIANCEE DISPARUE

Ça fait belle lurette que le métier d'enquêteur privé ne se résume plus à la filature des époux volages et de toute façon, j'ai presque toujours refusé les affaires privées pour me concentrer sur le monde des entreprises. Ma vie est bien assez sordide et déprimante sans que je me coltine les pathétiques problèmes familiaux de mes contemporains.

Celui qui, tel le Diable boiteux de Lesage, pourrait soulever le toit des maisons pour scruter la vie intime de ses voisins y découvrirait pour l'essentiel un cloaque de bassesse et de médiocrité, le genre de bouillon de culture qu'un microscope pourrait révéler dans une plaie gangrenée. J'ai le cœur bien accroché mais mon goût pour la charogne s'arrête au fameux poème de Baudelaire et la bêtise ordinaire des organisations publiques et privées suffit à satisfaire mon appétit d'anecdotes déprimantes.

Bref.

Aussi, quand ce frêle jeune homme à l'air égaré vint frapper à ma porte me suis-je instantanément préparé à l'orienter vers un de mes confrères que je savais honnête et qui, pour sa part, acceptait comme client les simples particuliers.

Vêtu au décrochez-moi-ça, le teint gris, le cheveu sale et en bataille, il était manifeste que ce pauvre décavé ne pouvait appartenir à la moindre entreprise, aussi peu regardante soit-elle en matière vestimentaire. Même les professionnels du marketing ou de l'industrie musicale qui ressemblent souvent à des clochards, portent des frusques artistiquement déchirées, savamment vieillies et dont le prix équivaut au déficit commercial du Zimbabwe. Et puis ils ne dégagent pas ce fumet de vieux placard moisi que mon visiteur transportait avec lui et qui menaçait de polluer définitivement l'atmosphère de mon bureau qui en avait pourtant connu d'autres.

J'étais prêt à l'éconduire séance tenante quand il leva sur moi

un regard de cocker battu, deux flaques de misère et de désespoir que j'avais si souvent croisées dans mon miroir qu'il m'était impossible d'y résister. J'étais fait avant même que l'entretien commence.

- Je vous écoute, lui dis-je donc, résigné.

Il cligna des yeux, se tortilla sur son siège, tritura ses cheveux et regarda autour de lui comme s'il cherchait un endroit où vomir. Il prit une profonde inspiration.

- Je m'appelle Arsène Bernier et je… j'allais me marier… j'étais fiancé vous comprenez ? J'allais me marier et… il semblerait que j'ai eu un accident… Je.. Je ne me souviens pas bien…

- Je ne vous suis pas. Vous avez eu un accident ou pas ?

Il bafouilla encore plus.

- Je… je ne m'en souviens plus. Un accident. Sans doute. Je… j'allais me marier, avec Blanche, Blanche Potrain… ma fiancée… Tout était prêt, tout était organisé… et puis finalement… je… je me suis réveillé dans un endroit que je ne connaissais pas et… elle n'était pas là… Blanche n'était pas là… et tout est étrange…

Bien ma veine ! Des semaines sans voir la queue d'un client et le premier qui se présente est un frapadingue. Mais vous me connaissez… les histoires de mecs qui perdent leurs amoureuses ça me bouleverse… rapport à… à vous savez quoi… Alors bon. J'ai continué à l'écouter et avant même qu'il ait terminé de bafouiller j'avais déjà décidé de la lui retrouver sa fiancée, parce que je me doutais bien que c'était à ça qu'il voudrait en venir *in fine*. Pourtant le bon sens aurait dû me dicter de le renvoyer gentiment, voire d'appeler la police ou les urgences psychiatriques. Ce gars était manifestement désorienté et son récit incohérent, son air hagard, traqué indiquaient clairement que si ce jeune homme avait fréquenté Sainte-Anne ou Ville Evrard, ce n'était pas pour leur intérêt architectural ou la beauté de leurs jardins.

Mais dans la mesure où des expressions comme « bon sens » ou « juste milieu » m'ont toujours fait l'effet d'une tisane tiédasse et sans saveur, je n'en use qu'à dose homéopathique et exclusivement par voie rectale.

Bref.

- Si j'ai bien compris, lui lançai-je, vous voulez que je retrouve

votre fiancée, Blanche Potrain ?

- Je.. je… C'est ça oui… ma fiancée..

- Et j'imagine que vous n'avez pas son adresse ou son numéro de téléphone…

Il battit des cils très vite, comme s'il essayait de s'envoler à coup de paupières.

- Je ne sais plus… Je crois qu'elle habitait par ici… dans ce quartier… Nous sommes bien à Belleville c'est ça ?

- Absolument. Et de ce côté de la rue de Belleville vous êtes dans le XXème arrondissement. En face c'est le XIXème.

Il sourit vaguement.

- Je me souviens que nous devions nous marier à l'Eglise Saint Jean-Baptiste de Belleville…

Nous avancions à pas de géant.

- Et vous deviez vous marier quand ?

Il plissa le front et se mit à tournebouler des yeux.

- Je… je ne sais plus… je…

Puis il s'illumina.

- Le 1er septembre ! Nous devions nous marier le premier septembre !

- Il y a donc un peu plus de six mois. Et que s'est-il passé pendant ces six mois ?

- Je ne sais plus. Je ne sais plus du tout. C'est… C'est un trou noir. Et il y a trois jours je me suis réveillé dans une maison que je ne connaissais pas. En banlieue.

- Et vous étiez seul ?

- Oui. Tout seul. La maison était vide. Alors j'ai marché un peu au hasard. J'ai dormi dans la rue et puis je suis arrivé à Paris… Je… je me souvenais que Blanche vivait par ici…

- De quoi vous souvenez vous encore ?

Il sourit.

- Je me souviens que Blanche est jolie et que nous devons nous marier. Elle doit s'inquiéter. J'ai dû avoir un accident. Devenir amnésique. Quelque chose comme ça… Vous ne croyez pas ?

- Ce que je crois n'a pas d'importance.

- Mais vous allez m'aider à la retrouver hein ?

- Oui. Je vais vous aider.

J'hésitai un instant avant de lui poser une dernière question.

- Je présume que vous n'avez pas d'argent ?

Il rougit.

- Et bien… non… non… Je n'ai pas… pas d'argent. Mais je… j'ai ça…

Il me tendit une montre à gousset qu'il venait de sortir de sa poche. Une belle montre en or comme celle de mon grand-père. On y voyait deux chevaux cabrés devant des arbres finement ciselés. Sur l'arrière de la montre un A et un B majuscules s'entrelaçaient au-dessus des mots « premier septembre ».

- Gardez-la en gage… et je… vous me la rendrez quand j'aurai retrouvé Blanche et que je pourrai vous rembourser.

Je refusai d'un geste. Je ne suis pas un charognard. Mais il insista.

- Prenez-là, s'il vous plait. Je ne suis pas un mendiant. Je veux vous payer… s'il vous plait.

Je pris donc la montre et l'empochai brusquement en me faisant l'effet d'être un ignoble mercenaire. Ce que je suis probablement.

- Bon. Je prends votre montre pour vous faire plaisir. Et pour le paiement… On verra ça plus tard s'il y a lieu. Si ça se trouve, avec Internet, ça va me prendre cinq minutes de retrouver votre fiancée…

Je fis un geste évasif.

- Je peux vous joindre quelque part si j'ai du neuf ?

Il me regarda comme si des crapauds sortaient de ma bouche.

- Je ne… je ne sais pas… Je…

Je sortis mon portefeuille et en tirai deux billets de cinquante euros que je lui tendis. C'est la conception que je me fais du sens des affaires… Un gros point de désaccord avec mon banquier…

- Tenez, il y a de petits hôtels pas trop chers dans le quartier. Payez-vous un repas chaud et revenez me voir demain en fin de matinée. D'accord ?

Il prit les billets en hésitant.

- Je vous rembourserai… tout… c'est promis…

- Je sais, le rassurai-je. Je vous fais confiance.

Je le raccompagnai à la porte et il me serra la main avec effusion. Ses doigts étaient glacés, aussi fragiles que du bois mort.

- Je vous remercie. Vous allez me rendre Blanche, je le sais. Merci.

Je le regardai descendre l'escalier et il sortit de ma vue.

Dès mon drôle de client parti, je m'installai devant mon ordinateur et commençai à faire quelques recherches simples sur Internet. Délaissant Google et ce genre de joujou grand public, j'utilisai un logiciel qui tenait davantage du chalut pélagique que de l'épuisette et qui m'ayant été offert par mon ami Fred – hacker de génie et geek incurable – avait autant de chance d'être légal qu'une tapineuse d'être une vierge au cœur pur. Quand vous y introduisez les bons critères de recherche, ce type de monstre informatique va racler le fond du deepweb pour vous en ramener jusqu'à la couleur et la taille de votre premier caleçon. Impossible de passer au travers. A moins d'être un Kawahiva d'Amazonie. Et encore…

Pourtant je ne trouvai rien.

Ou plutôt aucune des trois Blanche Potrain que je débusquai sur la toile ne pouvait être la fiancée d'Arsène Bernier, mon lunatique client. La première avait vécu au moyen âge dans la région de Chartres. La seconde n'avait pas atteint son troisième mois, emporté par une épidémie de variole qui avait ravagé le Gâtinais au temps de Louis XIV, quant à la troisième, si elle avait bien vécu à Belleville, elle y était décédée plus de dix ans auparavant, à l'âge respectable de 84 ans. Sa fille Simone, née en mai 1940, semblait encore vivante – du moins je ne trouvai nulle trace de son décès – et sa dernière adresse connue faisait d'elle une quasi voisine puisqu'elle habitait au 24 rue Fessart, à l'adresse où se dressait naguère l'immeuble qui abritait le journal « L'Anarchie ». C'est là qu'en 1912, Victor Serge, de son vrai nom Victor Kibaltchiche, accueillit Callemin et Garnier, membres de la Bande à Bonnot qui seraient abattus quelques mois plus tard par une flicaille déchainée.

Bref.

La probabilité d'une coïncidence était faible et je supposai qu'Arsène connaissait d'une façon ou d'une autre la défunte que son délire psychotique avait transformée en fiancée disparue. Peut-être était-il un voisin, son petit fils ou un ami de la famille. Dans tous les cas, il entretenait sans doute un lien avec la famille Potrain et celle-ci pourrait peut-être m'aider à aider ce pauvre barjot égaré.

Il ne me fallut que quelques minutes pour franchir la distance qui séparait la rue Fessart de mon bureau. Cette petite rue qui chemine jusqu'au parc des Buttes-Chaumont passe derrière l'Eglise Saint Jean-Baptiste où les fiancés étaient supposés se marier. Encore une coïncidence qui ne pouvait en être une. Décidément je tenais une piste. Mais du diable si je savais où elle me mènerait.

Au n°24, je trouvai un immeuble moderne qui aurait pu remporter le prix international de l'insignifiance architecturale et qui était séparé de la rue par une grille, deux portes vitrées et une demi-douzaine de digicodes. Mais toutes ces mesures de sécurité étaient là pour peau de balle puisque la concierge, occupée à récurer son territoire, avait laissé la herse et le pont levis grand ouvert.

Les indications portées sur un tableau situé près des boites à lettre m'apprirent que je devais monter au quatrième étage gauche pour trouver madame Simone Potrain. Ce que je fis. Là, au fond du couloir à gauche, je me plantai devant une porte marron au milieu de laquelle un œilleton me fixait avec une insolence cyclopéenne. Mon nom est personne, lui dis-je, ce qui ne la fit pas rire. Sous la sonnette, une petite étiquette me fit savoir que j'étais au bon endroit. J'hésitais quelques instants. Si mes informations étaient justes, Simone Potrain avait plus de soixante-dix ans et je me demandai s'il était judicieux de perturber une vieille dame à cause des délires psychotiques d'un amnésique que j'avais décidé de prendre sous mon aile.

Oui, me répondis-je et j'appuyai sur la sonnette avant d'avoir le temps de changer d'avis.

J'entendis le carillon résonner dans l'appartement et quelques instants plus tard le bruit caractéristique de pieds chaussés de pantoufles. La porte s'ouvrit en grand et je me trouvai face à une

dame certes âgée, mais manifestement en excellente forme et dont la beauté n'avait que très peu souffert du passage du temps. Elle me sourit en penchant la tête légèrement sur le côté. Un geste d'écoute bienveillante que j'associe toujours à mon institutrice de CP, Mademoiselle Pavec. Mais je m'égare, je m'égare… La femme me sourit, donc, et d'une belle voix chaude me demanda ce que je désirais. Elle semblait malgré tout un peu intriguée. Je ne ressemble ni à un représentant en paillasson ni à un agent d'EDF et si je suis affable et bien élevé on m'a souvent fait remarquer que je peux avoir l'air inquiétant, voire dangereux.

- Madame Potrain ? Madame Simone Potrain ?

Elle hocha la tête.

- En effet. Que puis-je pour vous ?

Je lui tendis une de mes cartes.

- Je m'appelle Thomas Fiera, je suis enquêteur privé. Le nom de votre mère est apparu dans une de mes enquêtes et j'aurais souhaité vous poser quelques questions si vous en êtes d'accord.

Elle parut totalement éberluée.

- Ma mère ? Dans une enquête ? Mais ma mère est morte il y a dix ans et c'était déjà une très vieille dame.

- Je sais bien mais…

Je dus lui inspirer confiance car elle s'effaça, m'invita à entrer et me guida vers un petit salon meublé dans un style moderne et de très bon goût. Elle nota ma surprise et eut un petit rire de coquette. Cette femme avait du faire tourner bien des têtes dans sa jeunesse et peut-être même encore aujourd'hui.

- Vous vous attendiez à trouver des meubles vernis et des petits napperons partout ?

Je ne pus m'empêcher de sourire en haussant les épaules.

- Difficile d'échapper aux préjugés…

- Je suis décoratrice d'intérieur. Enfin, je l'étais. Maintenant je suis ma seule et unique cliente…

- C'est très beau. Moderne mais chaleureux.

- Bien. Je suppose que vous n'êtes pas là pour discuter décoration et j'avoue que vous m'intriguez. Ma mère apparaissant

dans une enquête policière ! La brave femme en ferait une attaque. Elle était une crème de femme mais vous qui parliez de préjugés, elle en était spécialiste. Et obsédée par le qu'en dira-t-on… Enfin… C'était une autre époque. Je suis bavarde. Une vraie pie. Allons jeune homme, racontez-moi votre histoire et posez-moi vos questions.

Je sortis le calepin où j'avais noté les quelques informations que m'avait donné mon si étrange client.

- Tout d'abord, je voudrais savoir si vous connaissez un certain Arsène Bernier.

Simone Potrain pâlit et cessa immédiatement de sourire.

- Comment connaissez-vous ce nom ? me demanda-t-elle d'un ton cassant.

- Ce jeune homme est venu me voir ce matin. Je vous accorde qu'il semble un peu bizarre, voire un peu dérangé. Mais il m'a ému et…

Mon interlocutrice se leva brusquement.

- Sortez de chez moi ! Si vous vous croyez malin je vous informe qu'il n'en est rien. Vous devez être un de ces charognards de journaliste. Fichez-moi le camp.

Dans mon métier, j'ai été confronté à des gens autrement plus dangereux qu'une décoratrice à la retraite et sa réaction me confirmait qu'il y avait bien quelque chose à découvrir. Je ne bougeai donc pas un cil et me contentai de la fixer du regard.

- Je ne suis pas journaliste. Je suis effectivement enquêteur et un certain Arsène Bernier est venu chez moi ce matin. Il semblait désorienté, peut-être amnésique et m'a demandé de retrouver sa fiancée, une certaine Blanche Potrain. C'est le nom de votre mère n'est-ce pas ?

Elle se laissa tomber lourdement dans son fauteuil. Elle affichait soudain son âge et semblait décomposée.

- C'est le nom de ma mère mais…

- Je me doute bien que ce jeune homme ne peut pas être le fiancé de votre mère morte depuis dix ans. Mais je me suis dit qu'il connaissait peut-être votre famille et que…

- A quoi ressemble-t-il, me coupa la vieille dame qui semblait

prête à fondre en larmes.

Je lui décrivis Arsène avec précision et elle pâlit encore plus. Sur une étagère située derrière elle, elle saisit un vieil album photo en cuir de Cordoue, le genre d'objet qui se faisait beaucoup dans les années cinquante. Elle en feuilleta les premières pages et saisit en tremblant légèrement une photo qui s'y trouvait. C'était un de ces clichés noir et blanc aux bords dentelés que l'on trouve dans tous les albums de famille.

- C'est lui ?

Elle avait soudain l'air aussi égarée et bizarre que l'était Arsène, ce matin, dans mon bureau. La photo qu'elle me tendait représentait un jeune couple souriant. Ils avaient été photographiés aux Buttes-Chaumont et rayonnaient littéralement de cette lumière propre aux amoureux. La jeune femme ressemblait étonnamment à mon interlocutrice. Et l'homme n'était autre qu'Arsène Bernier. Je commençai à n'y plus rien comprendre.

- C'est vous sur la photo ?

- C'était ma mère. En août 1939.

J'étais abasourdi.

- Mais l'homme c'est…

Elle hocha la tête.

- C'est Arsène Bernier. Le fiancé de ma mère. Mon père.

J'entendis comme un drôle de bruit derrière mon oreille. Un petit *pop* très discret. Le décor vacilla pendant quelques instants et je crus que j'allais faire un joli petit AVC. Puis tout retrouva son équilibre et je constatai que je n'avais pas fait un rêve et que Simone Potrain était toujours assise en face de moi.

Je me mis à bafouiller lamentablement.

- Ecoutez, je n'y comprends rien, mais je vous assure que cet homme ou un sosie est venu me voir ce matin et que…

Simone semblait avoir reprit son calme et posa une main apaisante sur mon genou.

- Que vous a-t-il dit exactement ?

- Il a prétendu s'appeler Arsène Bernier. Qu'il était fiancé avec une certaine Blanche Potrain qui avait disparu. Que lui-même s'était

réveillé quelques jours auparavant dans un lieu inconnu et qu'il était un peu égaré.

- Il vous a dit s'être réveillé peu auparavant ?

- C'est cela. Il aurait marché jusqu'à Paris porté par le souvenir de sa fiancée. Il m'a dit qu'ils devaient se marier le premier septembre dernier et qu'il avait du avoir un accident. Il se souvenait même que le mariage devait être célébré à l'Eglise Saint Jean-Baptiste.

Simone gémit mais ne dit rien. D'un mouvement de tête elle m'encouragea à continuer.

- Il n'avait pas d'argent – j'ai même dû lui en donner pour qu'il puisse prendre une chambre d'hôtel et manger quelque chose et il a absolument tenu à me donner sa montre en gage en attendant de pouvoir me régler.

- Sa montre ? A quoi ressemblait-elle ?

- Je vais vous la montrer, je l'ai sur moi.

Je me mis à chercher dans mes poches et je sentis la panique me gagner. Je recommençai encore et encore et je ne trouvai rien.

- Je l'ai perdue ! J'ai perdu sa montre !

- Décrivez-la-moi, s'il vous plait.

- C'est une montre de gousset, en or. Une très belle montre. On y a gravé deux chevaux cabrés…

-… devant des arbres ciselés.

- Vous connaissez cette montre ?

Elle se leva et quitta la pièce un instant. Elle revint en tenant une grosse enveloppe bulle dont elle sortit une liasse de document et une montre qu'elle me tendit. C'était la montre d'Arsène, mais au lieu de briller comme celle que j'avais égarée, elle était terne, cabossée.

Simone regardait un point derrière moi et se mit à parler d'une voix douce et lointaine.

- Ma mère était fiancée avec Arsène Bernier, un ouvrier typographe très instruit et très sérieux qu'elle devait épouser le premier septembre 1939. Il était anarchiste et il était surtout très amoureux. Et c'est pour cela qu'il avait accepté de se marier à l'église, chose impensable pour un anarchiste. Mais le 1er septembre les dirigeants européens en ont décidé autrement et se sont déclarés la

guerre. Le mariage a été annulé mais ils ont quand même eut leur nuit de noce. Leur seule nuit d'amour. C'est ce soir là que j'ai été conçue. Par une belle nuit d'amour alors que le monde allait devenir fou. Arsène est parti à la guerre et il a fait partie des premiers tués. Il est tombé dans une embuscade et l'on n'a jamais retrouvé son corps. Porté disparu. Quelle horrible expression. Allez donc recommencer à vivre après ça. Ma mère n'a jamais cru à sa mort. Elle a passé des années à le chercher dans les hôpitaux, les asiles psychiatriques… Elle est morte en étant persuadé qu'il était perdu quelque part et qu'il l'attendait. Et puis il y a quelques jours, un fonctionnaire du ministère de la Défense est venu m'apporter cette enveloppe. En faisant des travaux de voiries dans l'Est de la France, ils ont trouvé une fosse où avaient été enterrés sommairement quelques soldats français. Arsène était l'un de ces soldats. Ils l'ont identifié grâce à sa plaque et ils m'ont rendu son portefeuille, sa pipe et cette montre qui lui avait été offerte par ma mère avant son départ pour la guerre.

Nous restâmes un long moment sans rien dire.

- Mais alors cet homme qui…

Simone me regarda en souriant et posant son doigt sur ses lèvres me fit signe de me taire.

Quelques jours plus tard, la dépouille d'Arsène Bernier fut inhumée dans la même tombe que celle de Blanche Potrain. On y déposa la montre en or et sur la pierre de granit gris, Simone avait fait graver un A et un B majuscules entrelacés. Nous n'étions que tous les deux pour assister à cette cérémonie, mais elle n'en fut pas moins émouvante et troublante. Nous rentrâmes à pied depuis le Père Lachaise et je raccompagnai Simone jusque chez elle.

- Je passerai vous voir de temps à autre si vous le voulez…

Elle me sourit malicieusement.

- Non. Je ne le veux pas et vous non plus. Vous dites ça pour être gentil. Sauvez-vous.

Elle m'embrassa délicatement sur la joue et me laissa comme un con sur le trottoir. Je flânai un peu dans le quartier avant de rentrer et ce fut la nuit et le froid qui me poussèrent à regagner mon domicile solitaire. Quand je franchis la porte de mon appartement,

j'eus l'impression d'entrer dans une glacière : un crétin avait laissé la fenêtre grande ouverte ! Je la fermai donc en pestant contre ma distraction et poussai le chauffage à fond. Je me servis même un double scotch pour faire bonne mesure.

Sirotant mon pur malt, je restai douillettement installé dans mon fauteuil club, rêvassant tout en regardant les vitres qui se couvraient de condensation. Là, sur le verre qu'opacifiait la nuit, apparurent, tracés sur la buée, un A et un B entrelacés.

FIN

6
LES 3 JUGES

Cela faisait bien dix ans que je n'avais pas vue Laure Benedetti, une vieille copine de lycée avec laquelle j'avais vaguement gardé le contact pendant des années, avant que celui-ci ne s'étiole sans raison particulière.

Aussi, ce matin-là, quand de guerre lasse je décrochai mon téléphone qui trépignait de rage et que j'entendis une voix féminine me susurrer qu'elle était Laure, il me fallut quelques instants pour comprendre de qui il s'agissait.

Nous nous congratulâmes comme ne le font que les gens qui n'ont rien à se dire et feignîmes d'éprouver une joie pour le moins exagérée. Après tous ces préliminaires qui n'avaient rien d'érotique, ma vieille copine finit par cracher le morceau :

- Dis-moi Thomas, je ne me trompe pas, mais tu as bien fait des études de psycho ?

Aïe ! La tuile ! Ce genre d'entrée en matière ça sentait la consultation gratuite à dix bornes.

- On peut dire ça, opinai-je avec l'enthousiasme d'un fossoyeur à qui on proposerait d'assurer un service après-vente.

- Parce que j'aurais besoin d'un petit coup de main.

- Tu sais, ma spécialité c'était plutôt la psychologie animale, tu vois, les matous, ce genre de chose…

Silence à l'autre bout du fil.

- Les matous ? Tu veux dire les chats ?

- Hum. Oui. C'est ça. Ma thèse portait sur la communication chez les félins domestiques. Les chats. Les matous. Les greffiers. Hum.

Nouveau silence.

- Tu te fous de ma gueule ?

- Euh… en fait non.

- Putain de merde.

- Désolé.

- Mais t'es quand même psy ?

- Et bien… je n'ai pas soutenu ma thèse… après que…

- Ouais… je m'en souviens… ta nana est morte c'est ça ?

Si elle avait été en face de moi, je pense que je lui aurais balancé mon téléphone en travers de la gueule, mais là, je me contentai de raccrocher sans dire un mot. Probablement consciente d'avoir gaffé, elle ne chercha pas à me rappeler et je l'avais déjà oubliée quand on sonna à ma porte le lendemain. Pour ne pas changer, mes fonds étaient en baisse et la perspective de décrocher un nouveau client m'était des plus agréables. Aussi je ne pus cacher ma déception quand, ayant ouvert ma porte, je reconnus Laure, accompagnée d'une femme absolument magnifique.

- Salut Thomas, me dit Laure avec un petit sourire gêné. On peut entrer ?

Je m'effaçai sans rien dire et d'un geste les invitai à franchir mon seuil. La femme qui accompagnait Laure lui donnait un air de famille et je ne fus pas surpris quand elle me la présenta comme étant sa sœur Béatrice. Béatrice était la muse de Dante, Laure celle de Pétrarque. Leurs parents étaient sans doute férus de poésie italienne de la Renaissance. Ou pas. Et à vrai dire je m'en battais un peu les couilles. Une bonne partie de mon cortex et la totalité de mon cerveau reptilien étaient pour l'instant trop occupés à mater Béatrice pour consacrer, ne serait-ce qu'un neurone, à la fine fleur des poètes transalpins.

Grande, la trentaine finissante, elle était élégante, chic, sexy, féline, sensuelle et aurait fait passer la quasi-totalité des stars hollywoodienne de la grande époque pour de pauvres tubardes décavées. Un sourire amusé-méprisant flottant sur son beau visage, elle semblait regarder ailleurs, autre chose, en un autre temps. Elle n'était là que par accident. Elle nous faisait une fleur, en quelque sorte.

Son regard absent glissa sur moi et je compris pendant quelques secondes ce que peut ressentir une chaise, un porte manteau, un cendrier. Je la gratifiai d'un de ces sourires idiots que provoque chez moi la contemplation de la beauté et n'obtins en retour qu'un rien

intense et compact, un fragment de trou noir, une perle de vacuité aux reflets ténébreux. Elle marcha jusqu'à mon bureau et s'assit sur une des chaises disposées là pour mes trop rares visiteurs. Les mains bien à plat sur les genoux, elle attendit, immobile, comme une petite fille trop sage venue d'une autre époque.

Je me tournai vers Laure qui haussa les épaules.

- On a vraiment besoin de ton aide, me dit-elle.

La prenant par le bras je l'entrainai un peu plus loin et lui parlai à voix basse.

- Je ne suis pas psychologue et encore moins psychiatre. Ta sœur est une beauté mais elle présente surtout tous les signes de la schizophrénie. Comment veux-tu que je vous aide ? C'est n'importe quoi !

- Béatrice n'est pas folle. Elle est…

- Barjot ? Piquée ? Timbrée ? Fêlée ? Schtarbée ? Elle a un pet au casque ? Elle yoyotte de la touffe ? Tu as le choix des métaphores mais le résultat est le même : elle est folle. Ça saute aux yeux et la malheureuse n'a pas besoin d'un détective minable mais d'un bon médecin.

- Je te répète qu'elle n'est pas folle. Elle est hantée.

Alors ça ! On ne me l'avait encore jamais fait ! Le client hanté. J'allais envoyer Laure se faire cuire un œuf à Ulan Bator quand la voix de Béatrice me fit sursauter.

- Non, cria-t-elle. Laissez-moi tranquille. Partez ! S'il vous plait ! Partez ! Partez !

Elle avait renversé sa chaise et s'était réfugiée dans un coin de mon bureau. Son visage déformé par la peur, secoué de tics, n'avait plus rien de beau et m'évoquait les vieux clichés angoissants des patientes hystériques de Charcot, à la Salpêtrière.

- Arrêtez, pleurnichait-elle. Laissez-moi en paix.

Et elle se mit à hurler comme un chien terrorisé. Un cri de pure souffrance. Un cri animal, glaçant, aussi dur et coupant que du diamant. Un véritable laser auditif où semblait se concentrer une éternité de cauchemar. Laure se précipita, la serra dans ses bras et peu à peu, Béatrice s'apaisa. Nous la conduisîmes jusqu'à mon canapé où

elle se lova comme une enfant apeurée. Elle jetait autour d'elle des regards traqués et semblait marmonner pour elle-même une inaudible litanie. Laure s'assit à ses côtés et je me vautrai pour ma part dans un fauteuil club qui leur faisait face.

J'eus un petit geste du menton à l'attention de ma vieille copine de lycée.

- Bon alors raconte. C'est quoi le problème ?

- Béatrice est ma petite sœur. Elle a cinq ans de moins que moi mais elle a toujours été beaucoup plus indépendante et entreprenante. A vrai dire, nous ne nous sommes jamais vraiment bien entendues. J'étais sans doute un peu jalouse. Et elle… Je crois qu'elle me méprisait. J'ai toujours été comme une caricature à côté d'elle. Moins belle, moins séduisante, moins brillante, moins tout. Après la fac, je suis devenue prof et depuis je n'ai jamais changé de collège. Je ne suis pas mariée. J'ai trois chats et je suis inscrite au club de poterie. Je fais des randonnées pédestres le dimanche. Une vieille fille quoi.

- Et elle ?

- Un doctorat d'anthropologie. Un prix de conservatoire en piano. Du mannequinat pour payer ses études et une file d'amoureux qui va d'ici jusqu'au pôle Sud. La parfaite petite garce que toutes les nanas adorent détester.

- J'imagine que pour décrocher tout ça elle devait être - comment dire ? – normale, non ? Alors quand a-t-elle commencé à parler avec les radiateurs ?

Cette allusion à notre passé commun fit sourire Laure. En terminale, nous avions eu une prof d'anglais complètement cinglée qui murmurait ses cours aux radiateurs car elle était persuadée qu'ils servaient de récepteurs à des espions extra-terrestres. Etonnez-vous après ça que mon niveau d'anglais soit très inférieur à celui de la mer.

Bref.

- Cela fait six mois. Elle a débarqué chez moi un soir, complètement affolée en me racontant qu'elle était traquée par des assassins qui voulaient la tuer. Une histoire de vengeance incompréhensible. J'ai cru qu'elle était droguée ou bourrée – elle a essayé pas mal de trucs dans sa jeunesse – mais je me trompais. Le

lendemain elle s'était calmée et a refusé de se laisser examiner.

- Elle est repartie, c'est ça ?

- Oui. Et puis lors de la crise suivante, elle est revenue se réfugier chez moi. Et cela dure ainsi depuis six mois. Les crises se rapprochent, elles sont de plus en plus violentes et durent de plus en plus longtemps. Cela fait presque deux semaines qu'elle dort dans mon salon. Elle marmonne, de temps en temps, elle hurle et d'une façon générale, elle est comme absente. Sauf à midi.

Je jetai un petit coup d'œil à ma montre. Il était midi moins cinq.

- J'allais te demander ce qui se passe à midi mais je crois que je n'ai qu'à attendre…

Elle opina et nous attendîmes en silence jusqu'à ce que grande et petite aiguille se retrouvent sur le douze. A ce moment précis, Béatrice sursauta, comme si elle venait subitement de sortir d'un mauvais rêve. Elle regarda autour d'elle, interloquée, reconnut sa sœur et quand elle me vit, elle fronça les sourcils et sans me quitter des yeux, s'adressa du coin des lèvres à Laure.

- Qui est-ce ? Il existe vraiment ? Il est vraiment là ?

Laure lui posa une main apaisante sur la cuisse.

- C'est un ami. Tu n'as pas à avoir peur. Il va nous aider.

Béatrice me fusilla du regard, semblant douter de ma qualité d'ami inoffensif ce qui, je dois bien l'admettre, plaidait plutôt pour sa santé mentale.

- Vous les voyez ? me demanda-t-elle brutalement.

- Quoi ?

- Pas quoi imbécile ! Qui ! Ce sont des gens ! Pas des choses !

Elle commençait à me coller les flubes cette barjot. Pour le coup, son sex-appeal commençait à connaître une sérieuse dévaluation.

- Alors vous les voyez oui ou non ? Ce que vous pouvez être mollasson. Une vraie cruche !

Et puis gracieuse comme une amibe ! Je l'aimais mieux dans son rôle de zombie, la Béatrice. Au moins elle fermait son claque-merde et n'insultait pas le chaland. C'est que, voyez-vous, après une

palanquée d'années passées à jouer le Saint-Bernard, je m'estime en droit d'avoir la compassion sélective et l'honneur chatouilleux. Je veux bien aider la planète à la condition que la planète ne me passe pas les noix à l'attendrisseur. J'ai plus que mon quota de bonnes actions et je suis d'avis que les emmerdeurs peuvent bien aller pique-niquer sur l'autoroute un jour de brouillard. Et rayon casse-burne la muse de Pétrarque en aurait remontré à un robinet qui goutte.

- Qui suis-je supposé voir ? lui répondis-je avec toute la courtoisie dont j'étais encore capable et qui grosso mode devait pouvoir tenir dans un verre à liqueur.

- Et bien eux, grinça-t-elle, agacée. La fille là, près de la fenêtre. Le grand brun assis derrière votre bureau et le petit blond en haut de l'armoire.

- En haut de l'armoire ?

- L'armoire ! L'armoire ! L'armoire ! Vous êtes bouché ou quoi ? Espèce de crétin !

Sa sœur me lança un regard implorant qui me calma instantanément. Je devais me rappeler que je n'avais pas affaire à une personne dans son état normal. Soit. Mais bon… Je respirai un grand coup et repris calmement :

- Vous voulez bien me les décrire ?

Béatrice eut un petit soupir agacé, leva les yeux au ciel et obtempéra.

- La fille est jolie. Châtain clair. Vingt-cinq ans. Elle porte un jodhpur et une chemise blanche assez échancrée. Elle n'a pas de soutien-gorge. Le grand brun est assez beau gosse dans le genre sportif. Jeans et polo gris clair. Le petit blond ressemble à un rat albinos. Je le hais. Je le hais. Je le hais.

Avant qu'elle ne se mette à hurler de nouveau, je lui posai une nouvelle question :

- Est-ce qu'ils font quelque chose de particulier ?

- Ils me regardent fixement. Et ils me parlent.

- Que vous disent-ils ?

- Toujours la même chose. Qu'ils vont me tuer. Me tuer. Qu'ils veulent ma mort.

Elle poussa un bref hurlement et retomba dans sa prostration. J'eus beau lui poser des questions, elle ne m'écoutait plus. Laura se tourna vers moi, pleine d'un absurde espoir :

- Alors ? Qu'en penses-tu ? Tu peux l'aider ?

Je la regardai tristement.

- Je suis désolé, mais ta sœur est complètement folle. Je ne peux rien faire. Elle a besoin d'un médecin. Pas d'un enquêteur privé…

- Mais tu dois au moins essayer. Je te paierai.

- Laure. Ce n'est pas une question d'argent. Ta sœur est manifestement psychotique. Je ne connais pas grand-chose à la psychiatrie mais je pense que la laisser s'enfermer dans sa folie n'est certainement pas un service à lui rendre. Peut-être est-il encore possible d'enrayer sa maladie et…

Je n'eus pas le temps de finir ma phrase car Laure s'étant levée brusquement, me flanqua une gifle à me décoller la tête.

- Tu as fait pareil avec ta femme ? Tu l'as laissée crever sans lever le petit doigt, me lança-t-elle d'une voix pleine de fiel et de mépris.

Je me levai, la saisit par le col et d'une voix glaciale je lui intimai l'ordre de quitter mon bureau.

- Si tu étais un homme je t'aurais explosé la gueule pour avoir *osé* me dire ça. Dégage et oublie-moi.

Je la relâchai brutalement et elle alla dinguer sur le canapé. Elle se releva sans un mot, saisit la main de sa sœur et quitta mon appartement et ma vie.

J'avais rangé cet étrange entretien dans mon vaste grenier aux mauvais souvenirs, quand quelques semaines plus tard je reçus un texto de Laure. Je le reçus comme on reçoit un direct au foie. Le message disait simplement ceci : « Béatrice s'est arraché les yeux hier soir avec une pince à sucre. L'hémorragie et le choc l'ont tuée. Elle est morte ce matin très tôt. La dernière chose qu'elle m'a dite est qu'elle ne les voyait plus mais qu'elle les entendait encore. »

Je relus plusieurs fois cet horrible petit texte, des sueurs froides

ruisselant dans mon dos. Je sentis ma tête tourner et je n'eus que le temps d'atteindre mes chiottes avant que le contenu de mon estomac ne décide d'aller visiter le vaste monde. Pendant plusieurs jours, je fus hanté par l'image du beau visage de Béatrice arborant des orbites vides et sanguinolentes. Ce masque souriant et terrifiant semblait tout droit jailli d'un conte d'Edgar Allan Poe et je finis par me dire que si je n'agissais pas, j'allais, moi aussi, finir dingue. Je veux dire encore plus dingue que ce que je me plais à nommer mon état normal.

J'entrepris donc quelques recherches sur Béatrice et je n'eus aucun mal à découvrir que Laure ne m'avait pas tout dit sur sa sœur. Presque dix ans auparavant, alors que celle-ci monnayait sa beauté auprès des agences de mannequins et sur les podiums des plus grands couturiers, elle avait été impliquée dans un grave accident de la route qui avait couté la vie à trois étudiants étrangers en visite à Paris. Selon l'officier de police qui me rencarda, l'affaire aurait du la conduire en prison puisqu'elle était shooté à mort quand le drame s'était produit et qu'en commettant un délit de fuite, elle avait privé les victimes de leur ultime chance d'être sauvés. En effet, l'accident s'était produit sur une petite route et sans témoin et ce n'est qu'une heure après, qu'un cadre fatigué qui rentrait chez lui avait découvert l'épave contenant les 3 corps mutilés.

Le véhicule responsable put être identifié grâce à des caméras de surveillance mais on ne put jamais prouver que Béatrice était au volant et le doute lui bénéficia. Il lui bénéficia d'autant plus facilement que quelques huiles influentes lui fournirent l'alibi qui lui manquait.

Affaire classée.

Quoique manifestement pas tout à fait.

Et quand à la fin du dossier, je trouvai un vieux polaroid des trois étudiants levant leurs verres devant l'objectif du photographe, je ne fus pas surpris d'y voir une jolie jeune femme châtain, un beau brun et un petit blond ressemblant étonnamment à un rat albinos.

FIN

7
L'ANNEXE

« L'imagination est une folle qui se plaît à faire la folle.»

Malebranche

« Défions nous des écarts de l'imagination que Malebranche appelait la folle du logis.»

Voltaire

Pour Hugo qui m'en a suggéré l'idée.

Ceux qui en sont démunis admirent et parfois même, envient ceux qui en sont abondamment pourvus, mais pour moi qui en ai reçu plus que mon content, je puis vous assurer que l'imagination constitue souvent une terrible malédiction. Musique entêtante, mécanique inlassable à mouliner du rien, elle tourne et tourne et s'emballe, crache des jets de vapeur, grince de ses milles rouages et de ses milles pistons et quand on la croit – enfin – en bout de course, crachote, rote, pète, fume, étincelle et repart de plus belle jusqu'à vous laisser pantelant, épuisé et n'aspirant plus qu'aux douces ténèbres bienfaisante de la bêtise et de l'oubli.

Et si non content d'être imaginatif, vous êtes en plus de cela curieux, alors si la démence vous épargne, vous ne saurez en revanche échapper aux pires mésaventures car passant devant un sombre lieu que vos contemporains ignorent, voire évitent, vous ne pourrez résister au désir poignant d'aller y voir, tant pour assouvir votre curiosité que pour mettre fin à l'épuisant labeur spéculatif de votre folle du logis.

Quel repos divin doit procurer le fait d'être obtus, lent, engourdi du cervelet et indifférent aux choses et aux gens ! Que doit

être doux le repos de l'abruti que rien n'intrigue et qui s'endort paisiblement en regardant le doigt quand vous – pauvre fou – consumez votre âme et brûlez vos yeux à contempler la lune.

Foutredieu ! La peste soit des imbéciles qui nous polluent la vie et ont le mauvais goût d'être heureux ! Que le diable leur bouffe le foie et que l'éléphantiasis leur fasse péter les veines du cul, à ces affreux cuistres. Je les hais, je les méprise, je les conchie abondamment et au fond, surtout, je les envie.

Ils dorment, eux.

Comme cela se produit de façon cyclique, je traversais une période de vaches grasses consécutives à une avalanches d'affaires toutes plus lucratives et emmerdantes les unes que les autres. Confrontés à des clients stupides et satisfaits d'eux-mêmes, je n'avais aucun scrupule à leur extorquer des honoraires totalement indécents qu'ils payaient sans barguigner et résolvais leurs petits soucis avec une facilité qui confinait à la routine. En clair, je ne me fatiguais pas trop, croulais sous le pognon et me faisais chier à cent sous de l'heure ce qui – chez moi – est toujours annonciateur d'emmerdes carabinées.

Faut dire que la sécurité m'ennuie.

Que la tranquillité m'ennuie.

Que le bonheur et la sérénité m'ennuient.

Et à vrai dire, que la vie m'ennuie.

Comme le disait si brillamment Jankélévitch : « Le temps est le seul contenant qui pèse plus lourd quand on le vide » et là, putain de Dieu, il pesait comme un âne mort ce foutu temps ! Fallait donc que je balance quelque chose dans l'engrenage trop bien huilé de mon existence : du sable, du gravier, des menhirs, la pyramide de Khéops ou les couilles du facteur ; n'importe quoi qui puisse gripper le mécanisme, créer de la surprise, de l'imprévu et me donner la sensation fugitive d'être vivant.

Cette fois-là, le grain de sable prit la forme d'une maison, une belle maison en meulière située à Rongemont, une commune en voie de gentrification de la banlieue Sud et où se tenait l'entreprise qui me payait pour démasquer une fraude. L'entreprise en question était un

insupportable pot de pus où régnait une ambiance aussi délétère que pesante et je m'en échappais à chaque occasion pour aller m'aérer le cortex. Quoique point trop éloignée de Paris, cette petite ville avait déjà quelque chose de provincial, voire de campagnard et les lieux de promenades bucoliques ou pittoresques n'y manquaient pas. Il aurait fallu me torturer et prendre ma famille en otage pour que j'accepte d'y vivre, mais à dose homéopathique c'était presque supportable. Comme souvent dans ces banlieues bourgeoises, les indigènes y offraient une assez large palette de connards allant du vieux réac post-pétainiste, candidat à l'euthanasie au cadre supérieur aussi morgueux qu'un lama des Andes et presque aussi con. On y trouvait également des bataillons de femelles catho coincées du cul et persuadées que leur merde sent la rose ainsi que les inévitables bobos ébahis et branchés jouant aux gentlemen-farmer. Bref, le genre de bled qu'un tsunami pourrait rayer de la carte sans que l'histoire de l'Humanité ne s'en trouve affecté en quelque façon.

Fuyant l'autochtone dont la conversation me donnait de dangereuses idées de meurtres de masse, je privilégiais pour mes balades les lieux peu fréquentés, si ce n'est par les piafs et les écureuils. Sans doute parce que je suis un incurable citadin, issu d'une longue lignée de citadins, je suis toujours émerveillé par le spectacle sautillant de ce genre de bestioles. Ils sont petits, vifs, futés et possèdent au plus haut degré l'art de piquer la nourriture sous le nez d'animaux beaucoup plus gros qu'eux. Ça leur donne un petit je ne sais quoi de rebelle et d'impertinent qui me séduit terriblement.

Je flânochais donc près de la Garcette, la petite rivière qui traverse Rongemont avant d'aller se jeter dans la Seine un peu plus loin et j'admirais les demeures cossues qui en décoraient les berges. Bâties pour la plupart dans un style anglo-normand agrémenté çà et là de quelques touches modern' style, elles incarnaient parfaitement le sérieux, la solidité et le bon goût discret chers à la bourgeoisie traditionnelle. Pas besoin de se froisser un neurone pour imaginer que la vie pouvait y être douce, tranquille et aussi agréablement ennuyeuse qu'un Dimanche d'Août. C'est en tout cas ce que, face à ce type de demeures, peuvent fantasmer les crevards dans mon genre,

dont le tirage de diable par la queue est l'activité habituelle si ce n'est favorite.

Je m'amusais à composer mentalement la maison idéale, empruntant le toit de celle-ci, la véranda de celle-là et les fenêtres tarabiscotées d'une troisième. Tout à mon jeu de construction, je tombai en arrêt devant une bâtisse qui jurait avec ses voisines. En effet, quelqu'un avait cru bon d'adjoindre au bâtiment principal – tout de meulière et de poutres blanches – un genre d'annexe en béton gris qui lui était reliée par un couloir vitré. Espérant sans doute minimiser l'impact visuel de cet horrible bunker, on l'avait partiellement recouvert de plaque de meulières, ne parvenant qu'à aggraver les choses, faisant passer l'annexe du stade de la faute de goût à celui de l'imposture pure et simple.

Cette maison était la démonstration parfaite que – n'en déplaise aux nantis – l'argent ne vous met pas à l'abri de la vulgarité et de la bêtise. Bien au contraire, il vous donne même les moyens de leur donner un lustre aveuglant.

J'en étais là de mes ruminations esthetico-moralisatrices quand je finis – enfin – par remarquer ce qui aurait pourtant dû me sauter aux yeux de prime abord : les fenêtres de l'annexe étaient ornées d'épais barreaux, ainsi que le couloir vitré qui la reliait au bâtiment principal ; lequel couloir était, de surcroit, barré en son milieu par une lourde porte métallique. La dernière fois que j'avais vu ce genre d'installation, c'était à l'hôpital Sainte-Anne, dans l'aile réservée aux patients dangereux.

Bien que de belle taille, la maison était loin d'être assez grande pour abriter un établissement médical et l'idée qu'un simple particulier puisse ainsi aménager sa résidence me parut on ne peut plus sinistre. Planté comme un couillon face à cette foutue baraque, je sentis mon déconomètre s'emballer et la folle du logis se mit en pilotage automatique : c'était un levantin jaloux qui enfermait sa jeune femme volage pour l'empêcher de rencontrer son amant ; un serial killer qui kidnappait les jeunes filles, les obligeant à revêtir la robe de mariée de sa mère avant de les étrangler avec une très fine cordelette ; un généticien dévoyé qui à force de manipulations avait

créé un genre de monstre qu'il envoyait massacrer ceux qui avaient ruiné sa carrière ; un père éploré qui ne pouvant se résoudre à abandonner son fils lycanthrope, le maintenait cloitré pour préserver la population ; un mari plein d'amour dont la femme devenue folle après la mort accidentelle de leurs trois enfants tentait de contenir les pulsions homicides de celle qu'il continuait à aimer plus que tout.

Etc.

Etc.

Etc.

Je ne sais combien de temps je restai là, à gamberger et à laisser libre court à ma putain d'imagination. Assez longtemps en tout cas pour attirer l'attention d'un flic municipal, un genre de blaireau à lunette miroir qui devait rêver secrètement d'être officier de police à Los Angeles.

- Je peux vous aider ? me demanda-t-il avec le minimum de courtoisie indispensable et tout en mâchant ostensiblement un gros morceau de gomme rose qui semblait lui faire comme une deuxième langue dégueulasse.

- Non mais vous pouvez aller vous faire ramoner les muqueuses en Tanzanie et laisser les grandes personnes travailler.

Je crus que sa mâchoire inférieure allait tomber sur le sol. Son univers mental ou ce qui lui en tenait lieu vacilla quelques instants, son teint vira lentement au rouge brique et il se mit à hurler.

- Je vais vous défoncer la gueule moi, postillonna-t-il en essayant – sans succès – d'attraper le tonfa[2] qui ornait son ceinturon.

J'ai toujours sur moi une fausse carte de police qui me sert – comme en ce cas précis – à me débarrasser des fâcheux en tous genres et je la lui exhibai sous le pif.

- Commissaire Vernier, brigade criminelle. Je suis en pleine enquête et tu me déranges. Alors tu dégages ou je te fais virer.

Il pâlit violemment, perdit toute sa superbe et se mit à bafouiller de vagues excuses serviles. Si j'avais été porté sur la chose, j'aurais sans doute pu lui extorquer une petite gâterie sans trop de difficulté mais je ne fantasme pas sur les grands flics costauds et je

n'avais de toute façon aucune envie de voir mon scoubidou transformé en chewing-gum par un mâcheur compulsif. Je le congédiai donc d'un geste impérieux et, tandis qu'il s'éloignait en marmonnant, me replongeai dans la contemplation de la maison mystérieuse.

C'est précisément arrivé à ce point que la combinaison « imagination + curiosité » devient fatale. En effet, un simple rêveur s'en serait tenu là et serait rentré chez lui raconter à sa femme, à son chien ou à ses amis fessebouc l'étrange bâtisse qu'il venait de voir et les scénarios délirants qu'elle lui avait inspirés. Mais non content d'avoir la moulinette à gamberge qui roule en surmultipliée, je suis aussi curieux qu'un vieux chat et ne peux m'empêcher d'aller fourrer mon gros pif dans des coinstots bizarres où il n'est généralement pas le bienvenu. Mais que voulez-vous ma bonne dame ? A mon âge on ne se refait pas et comme disait mon très cher Baruch, tout être tend à persévérer dans son être.

Et toc !

Donc, n'écoutant pas la voix de la sagesse et lui suggérant même d'aller faire un tour de manège dans une centrifugeuse, j'ouvris la grille séparant le chemin où je me trouvais du jardin de la maison mystérieuse et traversant la pelouse, allai sonner à la porte qui s'ouvrit immédiatement, me faisant sursauter. Une grande femme d'une quarantaine d'année, très belle, très chic, me faisait face en souriant. Elle aurait pu se promener avec une pancarte disant : « Je suis une grande bourgeoise, je vous prends pour de la crotte mais je vous souris car c'est la meilleure façon de traiter les pue la sueur ».

- Que puis-je pour vous ? me demanda-t-elle d'une voix exaltée, comme si elle était impatiente de faire mon bonheur ou de me cuisiner sur le champ une blanquette de veau à l'ancienne.

- Je suis désolé de vous déranger et vous allez sans doute me trouver bien curieux…

Elle attendait, souriant toujours sans rien dire. Elle devait avoir des zygomatiques en acier cette femme-là ! Quoi qu'il en soit, son message non-verbal était clair : tu t'es embarqué là-dedans – libre à toi – mais ne compte pas sur moi pour t'aider en aucune façon. Désagréable moment de solitude.

- Donc voilà, je suis passionné de maisons anciennes… hum… et je passais par là… par hasard… en me promenant… et j'ai vu votre demeure… si… comment dire… euh… tellement…

Elle ne m'aiderait vraiment pas cette garce !

- Hum… si… particulière ! Voilà ! Particulière ! Votre maison est très particulière. C'est cette drôle d'annexe – si je puis dire – qui lui donne son caractère si particulier et…

- Vous avez vu les barreaux c'est ça ?

- Les barreaux ? répondis-je d'un air faussement surpris qui m'aurait valu la palme de l'acteur le plus ringard au festival du nanard de Bargougny.

- Vous n'êtes pas le premier, me dit-elle avait un sourire un peu bancal qui jurait avec son personnage de grande bourgeoise chevaline.

- Ah bon je…

Elle regardait au loin, par-dessus mon épaule, avec son drôle de sourire. Elle semblait être en train d'écouter une bonne vieille blague qui ne ferait rire qu'elle-même.

- Des gens passent, voient les barreaux aux fenêtres de ce que vous appelez l'annexe et ne peuvent s'empêcher d'imaginer des choses. Des choses horribles en général. Et les plus curieux viennent sonner à la porte. Comme vous.

Elle posa son regard sur moi et je remarquai alors qu'elle avait les yeux vairons ce qui me mit, inexplicablement, mal à l'aise.

- Non je vous assure que…

- L'imagination est une drôle de chose n'est-ce pas ? Et la curiosité est encore pire… Bien pire…

- Pas du tout c'est juste que…

- Vous voulez visiter peut-être ? Afin d'apaiser votre vilain petit défaut ?

- Mon défaut ?

Soudain, je n'avais plus aucune envie de connaître la raison des barreaux aux fenêtres. Cela ne m'intéressait plus du tout. Vous auriez même eu du mal à trouver quoi que ce soit m'intéressant *moins* que cette putain de baraque.

- Votre défaut ! Votre sale petit défaut de fouinard

pathologique.

Sa voix devenait grinçante, désagréable. Son visage perdait sa beauté hiératique et se déformait en un rictus mauvais et plein de mépris.

- Ecoutez chère madame, je pense qu'il y a un malentendu et…

Elle me saisit l'avant-bras gauche avec une force surprenante et commença à m'attirer dans la maison.

- Je tiens absssolument à vous faire visiter ma maison. Absssolument. Ssssurtout l'annexe.

Je tentai de me dégager mais elle avait une poigne d'acier et des bras de dockers. Sans cesser de sourire, elle tira plus fort et je sentis mes semelles commencer à glisser sur le carrelage du vestibule.

- Mais lâchez-moi ! Ça suffit !

Elle approcha son visage grimaçant, m'envoyant aux narines une insupportable puanteur de viande avariée. Sa peau se marbrait de plaques livides et ses gencives viraient au noir.

- Sssssilence ! Ne faites pas d'hissstoires. Vous allez adorer ma maison et elle va vous adorer aussssi ! J'en suis ssssûre !

De ma main libre, je dégainai mon Glöck et lui giflai le visage de toutes mes forces avec le canon d'acier bleuté. Son nez craqua et je lui défonçai les incisives qui allèrent rouler sur le carrelage. Du sang et de la salive se mirent à dégouliner de sa bouche déchirée vers son cou et son décolleté mais elle continuait de sourire et de m'attirer vers l'intérieur de la maison. Alors je collai l'orifice de mon flingue contre son poignet et appuyai deux fois sur la détente. Les munitions à tête creuse l'amputèrent dans un éclaboussement de sang, de chair et d'os. Sa main – désormais détachée de son corps – était en revanche toujours fermement agrippée à mon avant-bras et je m'éloignai de la maison aussi vite que je pus. Parvenu à la grille, je me retournai et vis la femme, absolument indemne, qui me regardait en souriant. Pas de blessure, pas de sang et aucune main fantôme pendant à moi poignet.

- A une prochaine fois peut-être, me dit-elle avant de refermer la porte très doucement.

Voilà.

C'est tout.

Je n'ai pas terminé la mission qui m'avait amené à Rongemont et je ne suis plus jamais revenu dans ce putain de bled. Je fais même un détour quand mes affaires m'amènent dans la région. Je me dis que j'ai rêvé. Que j'étais surmené. Que mon imagination est trop vivace.

Mais parfois, le soir, quand je flotte dans cette zone grise qui précède le sommeil, j'ai l'impression absurde que la porte de ma chambre est sur le point de s'ouvrir doucement, de tourner sur ses gonds et de me révéler le visage souriant de la femme mystérieuse revenue me chercher.

Alors je regarde la porte et j'attends.

J'attends.

J'attends…

FIN

8
Un conte de Noël

Je sais pas pour vous, mais en ce qui me concerne, le soir de Noël constitue un genre de sommet de la soirée flippante et cafardeuse, un Everest de la déprime que ne dépassent – et encore, de justesse – que la Saint-Valentin et mon anniversaire.

Tous ces sapins, ces rues illuminées d'une joie de pacotille, tous ces passants pressés d'aller offrir des cadeaux stupides à des parents ou amis qui ne le sont pas moins, toute cette joie légèrement hystérique me plonge dans une dépression aussi sombre qu'acide.

Noël me rend con et méchant.

Je veux dire plus que d'habitude.

Chierie !

Je fendais donc la foule d'un pas agressif, bien décidé à ne pas me laisser contaminer par ce putain d'esprit de Noël qui donne aux abrutis l'impression de vivre dans un film de Franck Capra. La Vie est belle. C'était Son film préféré.

Peux plus le blairer ce film.

Peux plus blairer grand-chose à vrai dire.

Bref.

Ma seule concession à l'ambiance festive était la bouteille de Strathisla que je transportais avec précaution, un extraordinaire whisky de 50 ans d'âge qui m'avait couté près de 800 €, une folie que m'autorisaient mes affaires exceptionnellement florissantes. Si on décide de se bourrer la gueule, autant le faire avec classe.

Je pénétrai dans mon immeuble et traversai la courette obscure menant à l'escalier B où je crèche, au troisième étage.

Les mecs sur qui je tombai à ce moment là ne connaissaient sans doute pas Franck Capra et – au moins pour l'un d'entre eux - la vie n'était pas belle du tout. Trois petites caillera de la place des Fêtes reconnaissables à leur uniforme de service – futal au ras des fesses et capuche rabattue sur la tronche – étaient en train de foutre une

branlée à un mec en costard qui, en dépit d'aptitudes évidentes à la baston, commençait à ressembler à un hamburger pas frais.

L'un des trois lascars se tourna vers moi avec une mine qui se voulait terrorisante.

- Casse toi fils de pute, eut-il le temps de me lancer avant de se faire exploser toute une rangée de dents par la boutanche que je tenais à la main. La bouteille tint le choc, pas sa gueule.

Avant que ses copains ne reprennent leurs esprits, je les travaillai au corps avec la matraque télescopique que j'ai toujours sur moi. Je dois avouer que je le fis avec un entrain destructeur que la situation ne justifiait pas totalement. Ces pauvres cons m'aidèrent à passer mes nerfs et mon cafard. Ils payèrent pour cette saloperie d'esprit de Noël, cette saloperie de Franck Capra et toute cette foutue saloperie sans queue ni tête à laquelle je n'ai pas le courage de mettre fin et que certains appellent ma vie.

Laissant les trois abrutis occupés à gémir et à rassembler leurs chicots sanglants, je tournai mon attention vers la victime de l'agression qui semblait aussi vaillante qu'une dinde prête à passer au four. Je le soulevai non sans mal et parvins à lui faire adopter une forme dégradée de station verticale. Notez bien que je fis tout ça, sans jamais briser ma précieuse bouteille.

Plus cahin que caha, nous arrivâmes à monter les escaliers qui menaient à l'appartement qui me sert également d'agence. Pendant tout le trajet, il n'arrêta pas de chantonner et de pisser le sang sur mon pardessus. Deux bonnes raisons qui me firent fugitivement envisager de le passer par dessus la rambarde.

Arrivés sur mon palier, je tentai de le caler tant bien que mal contre le mur, le temps pour moi de trouver mes clés. J'eus beau faire, il se répandit comme un vieux flan et le prenant sous les aisselles, je dus littéralement le traîner jusque sur mon canapé.

J'allai chercher une bassine d'eau, des gants de toilette et une trousse à pharmacie et entrepris de retaper, avec les moyens du bord, la façade ravagée de mon invité surprise.

Pourquoi je n'ai pas appelé la police ?

Primo parce que je n'aime pas les bourrins.

Secundo parce que le soir de Noël le bourrin est bourré et le bourrin bourré que l'on dérange devient vite méga chiant.

Tertio parce que quelque chose dans l'allure de ce mec, dans son aptitude à se battre et dans la façon dont il avait encaissé sans jamais appeler au secours me laissait penser qu'il n'avait plus d'affection que moi pour la maison poulaga.

Déjà bien assez de dindes comme ça le soir de Noël sans devoir, en plus, s'encombrer de poulets !

Bref.

Quelques instants plus tard, il avait retrouvé figure à peu près humaine et même assez de ses esprits pour me remercier d'une voix déjà plus ferme. Rien à dire, ce mec était un vrai dur.

Je lui fis avaler quelques antalgiques et après une courte et assez mesquine hésitation, je lui offris un verre de mon divin breuvage écossais. Le contact entre l'alcool et les nombreuses plaies qui ornaient ses lèvres ne surent lui arracher qu'une très légère grimace de douleur. Il hocha la tête d'un air de connaisseur.

- J'en ai pas bu souvent du comme ça.

Il avait une voix rauque et basse qui évoquait du gravier roulant sur du papier de verre à gros grain.

- Merci de votre aide.

Je m'assis en face de lui.

- Vous les connaissiez ou c'est juste une agression gratuite ?

- Jamais vus de ma vie. Juste trois petits cons qui voulaient améliorer leur réveillon. J'aurais sans doute pu en venir à bout mais un de ces petits salopards ma flanqué un coup de taser. Après ça, j'avais plus qu'à encaisser. De vrais sauvages. Et pourtant j'en ai vu d'autres.

- Vous semblez en effet de taille à vous défendre.

- Encore merci. Sans vous, je crois bien que ces merdeux m'auraient estropié. Mais dites-moi, c'est pas courant les gars qui se baladent avec une matraque. Vous êtes flic ?

- Non. Prudent c'est tout. Je fréquente souvent des gens peu… fréquentables. Je suis enquêteur. Enquêteur privé.

Il releva la tête brusquement et me lança un drôle de regard.

- Vous êtes Thomas Fiera ?

- Ça dépend ce que vous lui voulez…

- Pour l'heure je ne lui veux que du bien. Mais il y a encore une heure, je vous attendais en bas pour vous casser la gueule et peut-être un ou deux membres.

Je mis quelques secondes à digérer l'information.

- Voilà ce qu'on appelle de la franchise. Et je peux savoir pourquoi vous en aviez après moi ?

- Parce qu'on m'avait payé pour ça. D'ordinaire je ne fais pas ce genre de sale boulot. Mais ces temps ci… C'est un peu la galère quoi… Je sors du placard et après cinq ans de taule les amis deviennent oublieux de leurs dettes… Vous savez comment c'est…

- Je connais ça…

- Et puis à peine rentré chez moi, ma femme m'a annoncé qu'elle me plaquait et ma laissé notre gamine sur les bras. Comme ça. Sans un mot d'explication. Bizarre non ?

- Mouais… C'est effectivement la galère comme vous dites.

Nous communiâmes en silence dans le culte du whisky avant que je reprenne la parole.

- Et on vous a payé combien pour ça ?

- On m'aurait payé deux mille euros. Je dis bien on m'aurait. Parce que maintenant bien sûr. C'est peau de balle.

- Vous ne me cassez plus la gueule ?

- J'avais déjà pas très envie à la base mais maintenant c'est carrément plus possible. Vous comprenez. Vous m'avez aidé, tout ça…

- Et qui vous a payé pour faire ça ?

- Ah ça, Monsieur Fiera, je peux pas vous le dire. Ça serait pas correct.

C'est malfrats ont parfois des pudeurs surprenantes mais bon… Qui suis-je pour en juger ?

- Et votre gamine ? Elle est où maintenant ?

- Elle m'attend à la maison pour le réveillon.

- Vous avez eu de quoi préparer un réveillon ? Acheter un cadeau ?

- Ben… A vrai dire je comptais un peu sur cette affaire… C'est

pas grave… Je vais bien réussir à dégoter quelque chose…

Faute de m'avoir cassé la gueule, ce pauvre mec avait bien réussit à me fendre le cœur. Je me levai et allai jusqu'à mon bureau. J'y garde toujours du liquide. Des sommes assez importantes qui peuvent servir aux enquêtes. J'y prélevai deux mille euros que je glissai dans une enveloppe. Je revins vers mon agresseur manqué et lui tendis l'enveloppe.

- Tenez. Il y a deux mille euros. Prenez-les…

Il me regarda comme si des crapauds sortaient de ma bouche.

- Vous voulez que je casse la gueule du commanditaire ? C'est pas possible monsieur Fiera, c'est pas possible. Ça serait pas correct.

- Je ne veux rien de tel. C'est pour vous et pour votre fille. Passez un bon Noël. Repartez d'un bon pied. Et la semaine prochaine passez donc me voir. J'aurais toujours des petits boulots pour vous. Des boulots honnêtes je veux dire.

Je vis bien ses yeux humides et je vis bien qu'il était sur le point de craquer.

Comme dans un putain de film de ce foutu Franck Capra de mes deux.

- Allez. Votre fille vous attend.

C'était un vrai dur. Et les vrais durs ne craquent pas. Ils vous serrent la main virilement, en silence, le regard éloquent et les mâchoires serrées.

Arrivé à la porte, il se retourna, me sourit et me dit seulement :

- Joyeux Noël, monsieur Fiera.

Et quand j'entendis ses pas qui s'éloignaient dans l'escalier, je me mis à pleurer.

FIN

[1] Voir Mourir en Aout

[2] Genre de matraque destinée à provoquer de violentes migraines.